

Maïssa Bey



Pierre Sang Papier ou Cendre

P O C H E

■ *l'aube*

Pierre Sang Papier ou Cendre

La collection *l'Aube poche*
est dirigée par Marion Hennebert

Ce texte a été écrit pour la Compagnie L'Œil du Tigre (Reims). Il a été créé sous le titre de Madame Lafrance, au théâtre Nouveau Relax de Chaumont, en février 2008. Adaptation et mise en scène : Jean-Marie Lejude. Interprétation : Fatima Aïbout et Lahcen Razzougui. Accordéon : Éric Proud. Scénographie : Thierry Vareille.

© Éditions de l'Aube, 2011

www.aube.lu.

ISBN 978-2-8159-0339-4

Maïssa Bey

Pierre Sang Papier ou Cendre

éditions de l'aube

Du même auteur :

Au commencement était la mer, roman, Marsa, 1996 ; l'Aube poche, 2003

Nouvelles d'Algérie, Grasset, 1998, grand prix de la Nouvelle de la Société des gens de lettres, 1998 ; l'Aube poche, 2011

À contre silence, Paroles d'Aube, 1999

Cette fille-là, roman, l'Aube, 2001, l'Aube poche, 2005

Entendez-vous dans les montagnes..., récit, l'Aube, 2002 ; l'Aube poche, 2005

Journal intime et politique, Algérie 40 ans après (avec Mohamed Kacimi, Boualem Sansal, Nourredine Saadi, Leïla Sebbar), l'Aube et Littera 05, 2003

Les Belles Étrangères. Treize écrivains algériens, l'Aube et Barzakh, 2003

L'Ombre d'un homme qui marchait au soleil, préface de Catherine Camus, Chèvrefeuille étoilée, 2004

Sous le jasmin la nuit, nouvelles, l'Aube, 2004 ; l'Aube poche, 2006

Surtout ne te retourne pas, roman, l'Aube, 2005, prix Cybèle 2005 ; l'Aube poche, 2006

Alger 1951 (avec Benjamin Stora, Malek Alloula ; photos d'Étienne Sved), Le Bec en l'air, 2005

Sahara, mon amour (photos Ourida Nekkache), l'Aube, 2005

Bleu blanc vert, roman, l'Aube, 2006

L'Une et l'Autre, l'Aube, 2009

Puisque mon cœur est mort, l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2011

*À ma sœur, Anissa,
qui saura pourquoi.*

« Quoi ! Des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !

[...]

Grand Dieu !... Par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient ! »

La Marseillaise. Troisième couplet.

« De vos bienfaits je n'aurai nulle envie,
tant que je trouverai, vivant ma libre vie,
aux fontaines de l'eau,
dans mes champs le grand air. »

Victor Hugo, **Ruy Blas**.

L'enfant est debout sur un promontoire recouvert de lentisques et de lauriers roses transpercés d'épineux.

Il regarde la mer.

Seules quelques crêtes blanches troublent la surface de l'eau encore noyée de nuit.

Les brumes du matin peinent à se dissiper.

Sur le ciel encore livide, d'étranges silhouettes sombres se profilent au loin – à fleur d'eau, à fleur de jour.

Étranges silhouettes que ces bateaux immobiles aux flancs doucement battus par les flots !

On dirait une muraille, une enceinte fortifiée, hérissée d'innombrables piques. Ou peut-être une improbable forêt de pins surgie des profondeurs marines.

Mais ne serait-ce pas tout simplement une vision née de ses rêves ?

L'enfant est debout face à la mer.

Trois chèvres, sans doute égarées, dévalent les rochers juste derrière lui et s'égaillent sur le rivage avant de disparaître dans les broussailles.

L'enfant ne les voit pas.

Venue de la plus haute tour et portée par la brise, la voix du muezzin déroule ses intermittences avant de se perdre au-dessus des collines.

L'enfant, fasciné par ce qu'il contemple dans le lointain, ne l'entend pas.

De grands pans de jour affleurent au-dessus des collines et dissipent les lambeaux de rêve qui s'accrochaient dans sa mémoire.

Prémices de l'embrasement, des rayons déjà éblouissants émergent du ventre de la mer.

L'enfant, la main en visière au-dessus des yeux, scrute l'horizon.

Ce sont des dizaines, des centaines de bateaux, mâts et cordages dressés contre le ciel, pavillons hissés haut. Là, tout près, à portée de canon. Une sourde menace semble planer sur les lieux.

C'est là.

Sombre et pesant.

À la fois précis et encore indéfinissable.

La clarté se fait maintenant plus vive, et se répand telle une coulée de lave sur les eaux soudain parcourues de reflets sanglants.

Debout face à la mer, l'enfant attend que se dissipe le mirage.

Des bateaux sont là, tout proches, et toujours immobiles.

Derrière lui, à flanc de colline, la ville blanche.

La ville blanche s'est enfin réveillée. De légers nuages roses s'attardent au-dessus des toits et dessinent des volutes paresseuses qui tournoient lentement avant de se fondre dans le bleu du ciel.

Au cœur de la vieille citadelle, les portes s'ouvrent une à une.

Peu à peu, les rues s'installent dans la quiétude d'un jour comme les autres.

Peu à peu, les bruits et les odeurs se mêlent pour tisser la trame d'un jour comme les autres.

De loin en loin, retentissent les cris des porteurs d'eau auxquels répondent, comme en écho, les braiments des ânes.

En ce matin du vingt-deux Dhou el-Hidja de l'année mille deux cent quarante-cinq, correspondant au quatorze juin de l'an mil huit

cent trente du calendrier grégorien, les canons ne sont pas encore armés.

L'enfant dévale le promontoire. Il se met à courir.

Il pourrait, à grands cris, bousculer la quiétude de ce matin. Il pourrait donner l'alerte. Mais à qui ? Il n'y a ni hommes ni armes sur la tour de garde qui domine la côte.

Mais surtout, qui aurait pu accorder foi aux paroles d'un enfant ? Comment, en ce jour tranquille, aurait-on pu imaginer ce qui se préparait en ce même instant, l'imminence de ce qui allait déferler sur la plage et changer le cours de tant de vies, et durant tant d'années ? Comment lui, l'enfant, aurait-il pu décrire aux autres, à tous les autres, cette vision, une vision tellement inouïe que lui-même doutait de ce qu'il venait de voir ?

Hors d'haleine, il arrive devant le mausolée du saint patron de ces lieux, Sidi Fredj.

Le saint homme avait-il prévu de voir son nom inscrit à tout jamais sur les tablettes de l'histoire des conquêtes par ceux-là mêmes qui attendent l'instant propice pour prendre leurs quartiers sur ses terres ?

Plus tard, dans la langue des conquérants, dans leurs livres d'histoire – premier détournement ou première appropriation – Sidi Fredj va devenir Sidi Ferruch.

Aux portes de la petite bâtisse chaulée de blanc, quelques pauvres hères, pour la plupart des vieillards enveloppés dans un burnous couleur de terre, sont couchés à même le sol. Ils dorment.

Dans peu de temps, ils vont ouvrir les yeux.

Comme d'habitude, ils salueront le jour.

Puis, accroupis au soleil, la main tendue comme d'habitude, ils solliciteront les visiteuses, des femmes venues parfois de très loin, qui pénétreront dans le lieu saint pour y accomplir des rituels séculaires.

Les femmes déposeront leurs offrandes au pied du tombeau incrusté de bois précieux et recouvert d'étoffes de soie.

Puis elles se prosterneront, diront quelques prières, baiseron le catafalque et, dans des murmures incantatoires, solliciteront aide et protection auprès du saint révéé pour sa science et ses pouvoirs prodigieux.

Il suffirait, dit-on, de l'implorer pour que naissent ou cessent les tempêtes.

Mais rien dans ce jour semblable à tous les autres, ni dans le ciel ni dans la brise légère qui trace à peine quelques rides sur les eaux, non rien ne laisse présager quelque colère divine.

L'enfant, prosterné lui aussi, implore le saint, implore Dieu pour qu'il efface de sa mémoire ces ombres dressées contre le ciel.

Au loin, toujours immobile, la flotte se laisse bercer par les lentes ondulations de la mer blanche, la mer du Milieu.

II

À la pointe du jour, un à un, les hommes se réveillent.

Tous sont rompus par un mois de navigation.

Tous sont épuisés par les préparatifs du débarquement poursuivis très tard dans la nuit.

Ils ouvrent les yeux sur un ciel d'une telle pureté qu'ils ont du mal à croire que la nuit vient tout juste de se retirer.

Autour d'eux, des centaines de mouettes, flèches vives et blanches. Leurs gémissements crissent aux oreilles.

Marins, officiers et soldats se précipitent aux bastingages.

Debout sur le pont recouvert de cordages et de malles remplies de fusils à baïonnette, d'arquebuses, de mousquets, de mousquetons et de munitions, ils scrutent la terre, toute proche, à portée de canon.

Enfin ! Ils sont rendus.

Face à eux, les rivages encore paisibles de cette terre étrangère.

C'est donc cela l'Afrique ? C'est cela, leur nouvelle Amérique ? Une terre dont ils ne savent rien. Une terre profonde. Mystérieuse. Inexplorée.

Elle est là, enfin, cette Afrique, dite « *Africa Nova* » par d'autres conquérants, en d'autres temps. Une terre désolée et parcourue, selon ces mêmes conquérants, de hordes barbares à demi nues.

Elle est là, à portée de canon, cette terre qu'on leur a dit âpre et farouche.

Les yeux éblouis par la réverbération de la lumière sur la surface étale de l'eau, ils devinent, émergeant peu à peu des brumes

matinales qui s'attardent au sommet de la colline, la ville blanche encore assoupie.

Puis tout se met en place. Les maisons en escaliers, les arbres, les dômes des mosquées. C'est un somptueux tableau qui s'offre à leurs yeux émerveillés. Un tableau aux dominantes vert et blanc sur le fond sombre de la colline.

Ils s'étonnent. On leur avait dit : ni arbres ni arbrisseaux ni herbes. Rien que de la terre nue, sous un soleil nu.

Ils s'étonnent. On leur avait dit : à peine, à peine quelques habitats épars rongés par le soleil, les vents et la poussière.

La citadelle est là, comme un mirage devant eux, ruisselante de lumière, avec les tours dressées de ses forts, ses palais, les flèches de ses minarets, ses ruelles pentues et ses maisons enfouies dans le désordre luxuriant de jardins encore inviolés et de vergers étagés à perte de vue.

Ordre est donné de contourner la rade, vers l'ouest. La consigne court de bâtiment en bâtiment. La flotte met donc à la voile.

Ils vont mouiller dans une petite baie, à quelques encablures. Là-bas, ils ne sont pas attendus.

Pendant quelques heures, ils longent une côte parsemée de rochers affleurant sur des eaux translucides.

Sur les goélettes, sur les vaisseaux, sur les frégates, sur les bombardes, sur les bricks, les corvettes et les gabarres, marins et soldats s'affairent. Les ordres fusent. À flanc de navires, les radeaux et les chaloupes, prêts pour l'accostage.

Parés à leurs postes, les hommes attendent.

Grimpée sur le mât du vaisseau amiral, la vigie observe le rivage encore désert. Elle aperçoit au loin la silhouette d'un enfant debout sur un promontoire.

Ce n'est qu'un enfant. Un petit berger à la poursuite de ses chèvres, sans doute.

Face à eux, dans la sérénité de ce jour de printemps, la terre semble offerte.

Terre neuve.

Terre à prendre.

Tous ont en mémoire les paroles prononcées juste avant leur départ par le commandant en chef de l'expédition, le comte de Bourmont : « Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous ! La cause de la France est celle de l'humanité ! »

À présent, au claquement sec des voiles, se mêlent des rires, des cris de joie, des chants, des appels.

En ce matin du quatorze juin mil huit cent trente, la flotte française, partie de Toulon le vingt-cinq mai, aborde une terre inconnue.

Cette terre, c'est l'Algérie, une vaste et nouvelle Amérique, peuplée, leur a-t-on dit, de moustiques mal armés, inconstants, lâches et malpropres.

Cette terre, c'est El Djazaïr, ainsi nommée par les siens, dite autrefois, par d'autres conquérants, Djezirat el Maghreb, et par ceux qui les ont précédés, Icosium, l'Île aux Mouettes.

À bord des quelque sept cent cinquante bâtiments de l'escadre, les hommes s'exaspèrent dans la fièvre de l'attente.

Dans peu de temps, dans très peu de temps, les canons vont tonner.

Face à ces dizaines de milliers d'hommes armés, quelques cavaliers, cachés dans les dunes. Le gros de la troupe est ailleurs.

Puis un coup de canon, un seul. Et dans un vaste tourbillon de poussière, les clameurs s'élèvent.

Quelques coups de fusil, quelques tirs de batterie suffiront pour dégager la voie.

Deux hommes débarquent les premiers.

Sous les vivats de la troupe, le matelot Sion, chef de la grande hune de la frégate *Thémis*, et François Brunon, matelot de première classe, vont planter le pavillon français sur la tour de Sidi-Fredj.

III

Elle avance.

Droite, fière, toute de morgue et d'insolence, vêtue de probité candide et de lin blanc, elle avance.

C'est elle, c'est bien elle, reconnaissable en ses atours.

Tout autour d'elle, on s'écarte. On s'incline. On fait la révérence.

Elle avance, madame Lafrance.

Sur des chemins pavés de mensonges et de serments violés, elle avance.

C'est elle, c'est bien elle, dans l'habileté de ses détours, dans l'arrogance de ses discours.

Claquez pavillons ! Aux armes, citoyens ! Formez les bataillons, en rangs serrés ! Tous derrière elle ! Et vous, peuplades barbares, écartez-vous, prosternez-vous ! Déposez à ses pieds tributs et actes d'allégeance ! Que nul maraud n'ait l'audace de se dresser sur son chemin : elle avance !

Elle avance, madame Lafrance, calme et droite sur la mer calme et bleue, au milieu de ses suivantes.

Elles sont là.

Elles sont toutes là. *La Belle Gabrielle, L'Africaine, La Magicienne, La Capricieuse, La Victorieuse, La Désirée, La Superbe, La Didon, L'Iphigénie*. Et les autres. Toutes les autres.

Escortée de tous ces bateaux aux noms de femme, madame Lafrance est forte.

Elle est invincible.

Hissez haut les voiles ! Sonnez trompettes ! Tonnez canons !

Sûre d'elle, impavide, elle avance sur des terres brûlées, sur des chemins jonchés de corps suppliciés, de cadavres mutilés.

Elle ne les voit pas.

Elle ne voit pas les larmes des mères et les mains tendues des enfants.

Elle avance, impérieuse et impériale. Laissant derrière elle des nuages de cendre et de poussière, des odeurs de poudre et de fumée.

Elle est la liberté guidant le peuple.

Elle est la mère des arts, des armes et des lois.

Elle n'entend pas les cris des hommes, des femmes et des enfants enfermés dans les grottes enfumées. Elle n'entend pas les supplications, les sanglots et les râles. Rien, rien ne doit la détourner. Elle est fille aînée de l'église. Elle est lumière. Elle est justice, elle est la justice aveugle et sourde.

Et sur cette terre sauvage, elle vient, généreuse, souveraine, dispenser ses lumières.

IV

Dans la pièce assombrie par de lourds rideaux de velours pourpre, deux hommes.

C'est une pièce d'assez petites dimensions. Un salon. Ou une antichambre peut-être. Ou un fumoir. Peu importe.

Les murs sont tendus d'une étoffe délicatement rosée.

Le parquet luisant semble concentrer toute la lumière.

Les deux hommes conversent autour d'une table basse en bois doré.

L'un d'eux porte un habit noir entièrement boutonné, éclairé d'une cravate d'un blanc immaculé.

L'autre porte une veste chamarrée négligemment ouverte sur une chemise au col relevé.

Ils sont confortablement installés dans des fauteuils aux sièges rembourrés, recouverts de velours crème semé de fleurettes roses. Ils devisent courtoisement, un verre à la main.

L'homme tout de noir vêtu parle le premier.

Voici ce qu'il dit : « J'ai souvent entendu... des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et enfin qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. »

Face à lui, l'autre écoute. Il partage sans doute les mêmes points de vue, les mêmes certitudes.

Son interlocuteur n'est autre qu'Alexis de Tocqueville, l'illustre académicien, un des plus grands penseurs de la Révolution française.

Après un long silence, l'homme en noir ajoute, sur un ton qui se veut convaincant : « Ce sont là, suivant moi, des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre aux Arabes sera obligé de se soumettre... Je crois que le droit de la guerre nous autorise à ravager le pays et que nous devons le faire soit en détruisant les moissons à l'époque de la récolte, soit dans tous les temps en faisant de ces incursions rapides qu'on nomme razzias et qui ont pour objet de s'emparer des hommes ou des troupeaux. Ce sont là assurément des procédés violents et irréguliers, mais je défie quiconque de sortir autrement du dédale où nous sommes. »

Son compagnon, les yeux mi-clos, hoche la tête en signe d'approbation. Ces propos, quoiqu'un peu plus mesurés, lui rappellent ceux d'un autre de ses amis, le colonel de Montagnac.

Il se souvient très précisément de ses mots : « Il faut anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds, comme des chiens... Toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions doivent être rasées, tout doit être pris, saccagé... »

Parfaite communauté de vue.

Évidence, évidences ! Qui donc pourrait contester la triste réalité ? Qui donc aurait pu prévoir que ces peuplades arriérées allaient opposer une telle résistance ? Qui aurait pu imaginer un seul instant que toutes les tribus ne fassent pas immédiatement acte d'obédience, trop heureuses d'être libérées de l'oppression ottomane !

Voilà plus de vingt ans que madame Lafrance ne cesse d'envoyer ses troupes de fantassins et de cavaliers de territoire en territoire, pour mater des révoltes sanglantes et traquer les responsables de ces insurrections – des hommes, ô scandale, obstinés dans leur refus de soumission. Partout s'allument des feux qui embrasent des régions entières, des feux qui se propagent et que chefs et soldats ont bien du mal à éteindre. Comment s'étonner alors qu'ils en viennent à... à vendre deux douros la paire d'oreilles d'homme ?

Haussant légèrement le ton, comme pour donner plus de poids à ses paroles, l'homme en noir poursuit :

« Pour moi, je pense que tous les moyens de désoler les tribus doivent être employés. Je n'excepte que ceux que l'humanité et le droit des nations réprouvent... Je crois de la plus haute importance de ne laisser subsister ou s'élever aucune ville dans les domaines d'Abdelkader... et de détruire tout ce qui ressemble à une agrégation permanente de population. Je... »

Il n'a pas le temps d'achever sa phrase. Au fond de la pièce, une porte s'ouvre brusquement.

Apparaît une femme.

Elle s'immobilise dans l'encadrement

Étonnés, les deux hommes se lèvent. Ils vont au-devant d'elle.

D'abord dérangés par cette soudaine intrusion, ils considèrent avec dédain, on dirait presque dégoût, cette femme échevelée, livide, qui fait irruption dans leur salon et se permet de les interrompre dans leur discussion. Ils ont du mal à la reconnaître, à reconnaître en elle l'indomptable guerrière.

Mais très vite, ils s'inclinent respectueusement.

C'est elle. C'est madame Lafrance.

Ses vêtements sont sales, déchirés çà et là, et son visage porte des traces de poudre et de fumée.

Les bras levés comme pour quémander du secours, madame Lafrance titube.

Madame Lafrance venue trouver refuge auprès des siens est hors d'haleine. Aucun mot ne parvient à franchir ses lèvres.

À bout de forces, elle se laisse tomber sur l'un des deux fauteuils.

Les deux hommes se précipitent.

On lui prend la main. On l'évente. On lui fait respirer des sels. On ouvre grand les fenêtres.

Avec respect, avec une sollicitude empressée, les deux hommes s'affairent autour d'elle. Ils tentent de la réconforter, de la rassurer.

Au bout de quelques instants, madame Lafrance, remise de ses émois, reprend des couleurs et se redresse, apaisée.

Qui a osé ? Qui a eu l'audace de mettre en péril la puissance de madame Lafrance ? Qui peut penser un seul instant pouvoir la mettre en déroute ?

Un homme ? Un chef ? Il se nomme, dit-on, Abdelkader. Un guerrier insaisissable, presque invincible. On dit même qu'il aurait été proclamé prince par les siens et qu'il aurait levé une armée de gueux, frustes et sanguinaires ! Mais de quelle obscure lignée se réclame-t-il ?

Face à lui, redoutables et déterminés, les hommes liges de madame Lafrance.

Ils sont ducs, comtes, marquis, barons et parfois princes.

La fine fleur de l'aristocratie.

Ils sont les héritiers de siècles et de siècles d'histoire. Une histoire auréolée de gloire et de triomphes, ceux de leurs illustres ancêtres.

Ils sont loyaux et dévoués, prêts à tous les sacrifices pour la grandeur de la patrie.

Ils sont fidèles à leur devise, la devise des croisés, leurs glorieux aïeux : Honneur sur terre et félicité éternelle.

Ils ont pour eux, ils ont derrière eux une nation redoutable et redoutée.

Madame Lafrance n'a rien à craindre.

Ils sont là, prêts à la suivre aveuglément, ces hommes qui, jusqu'au bout, porteront le flambeau de la liberté, et, quel qu'en soit le prix à payer, éclaireront ces contrées peuplées de hordes sauvages de l'inaltérable lumière de la civilisation.

V

Caché dans une anfractuosité de la roche, à l'abri derrière un nid de broussailles, l'enfant s'efforce de ne pas bouger.

Il est à présent cerné par la nuit.

Au cœur des ténèbres, la plainte des chacals ne cesse que pour mieux reprendre.

Ils sont là, tout près, à l'affût.

Ils sont des centaines, peut-être des milliers, dont le jappement aigu transperce la nuit, de part en part. De leurs yeux jaunes et luisants, ils scrutent les ténèbres pour y repérer quelque proie, ou encore une charogne.

Quittant leurs gîtes, ils sont arrivés très vite, avant même que la nuit ait pris ses quartiers sur ces quelques arpents de terre, abusés sans doute par les fumées noires et denses qui oblit raient le jour.

Cern  par la meute, l'enfant n'a même plus la force d'avoir peur.

Bien qu'éteintes depuis la tombée du jour, les flammes dansent encore devant ses yeux rougis par la fumée. Tel un nuage de pouss re impalpable et délétère, l'odeur âcre partout répandue l'enveloppe tout entier.

  l'orée du jour pr c dent, des hommes en armes ont émergé des collines. Le piétinement de leurs chevaux était si puissant que la terre en était ébranlée.

Un jour de juin – juin est décidément propice aux conquérants – de l'an mil huit cent quarante-cinq, dans le fracas des armes et le tumulte des mêlées, la mort est venue, richement harnach e, portant drapeaux et suivie de cent clairons sonn nt des tintamarres.

C'est ainsi que l'enfant l'a vue arriver.

À présent, il compte. Il nomme un à un tous ceux qui désormais n'entendront plus ses appels, ne prononceront plus son nom et bientôt ne seront plus que des ombres peuplant sa mémoire.

Il doit, il doit invoquer un à un les suppliciés. Et en les nommant, les forcer à exister encore un peu, car bientôt ils seront oubliés par l'histoire.

Mais en cet instant, leurs cendres sont encore chaudes. Encore frémissantes.

Les hommes d'abord. Le père, Aïssa. Le grand-père, Mohamed. Ses frères. Tous, oui tous. Les petits, les grands. Abdelkader, Ahmed, Abderrahmane, Boualem. Tous, oui, tous.

Et puis les femmes. Toutes les femmes de la tribu.

Tout bas, il dit le nom de sa mère, Fatima, et il retrouve la lumière de son regard posé sur lui, son odeur, sa voix.

Il appelle doucement sa grand-mère, Djedda Aïcha. Et l'évoquant, il se revoit blotti contre son corps ample et généreux.

Au tour de Khadîdja, maintenant. Khadîdja, sa sœur... sa sœur qui, il y a seulement deux jours, courait dans les champs les bras écartés pour mieux sentir le vent, disait-elle. Khadîdja qui, à mains nues sur la roche, grimpait presque aussi vite que lui. Pourquoi ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas suivi ? Pourquoi ne l'a-t-il pas appelée ?

Et puis les bêtes. Les bœufs. Les chevaux. Les moutons. Et les chiens qui dès le matin hurlaient à la mort. Avant même que l'ennemi ne se montrât.

Tous. Pris au piège dans le ventre de la terre, de leur terre, dans la roche trouée de galeries souterraines aménagées depuis des décennies pour les protéger des ennemis, et dans lesquelles ils croyaient trouver refuge.

Enfermés.

Emmurés.

Enflammés.

Enfumés.

Lui seul ne les a pas suivis.

Tôt levé, il s'est coulé hors de la tente et sans bruit, s'en est allé vers les champs pour y attendre le jour. Et peut-être même pour échapper à l'angoisse diffuse qui cernait le camp depuis l'arrivée des Roumis.

Pour mieux voir les troupes qui avaient pris position sur le plateau, l'enfant s'est perché à la pointe du rocher sur lequel il a l'habitude de s'isoler. Plus bas, les chefs des deux camps ont parlementé pendant de longues heures avant de se séparer. Et pendant ce même temps, rivé à son poste d'observation, l'enfant a suivi la lente progression des siens à l'intérieur des grottes. C'est alors qu'il a aperçu quelques hommes de sa tribu aux aguets derrière des buissons, sur les rochers. À leurs tirs isolés, la riposte ne s'est pas fait attendre. Des tirs d'obus de canon ont déchiqueté la roche et projeté des milliers d'éclats, dans un bruit effroyable.

Puis plus rien.

Le silence.

Un silence affûté au fil d'une attente fébrile.

Pourquoi, malgré sa peur, l'enfant a-t-il décidé de ne pas bouger, d'attendre la suite ?

Quel obscur pressentiment a retenu là l'enfant, sentinelle de la mémoire, plus frêle et plus frémissant qu'un oiseau niché au creux d'une montagne ?

Et c'est de là que l'enfant a pu tout voir, tout entendre.

Peut-être ne gardera-t-il en mémoire que le souvenir d'un cauchemar si terrifiant qu'il ne pourra pas le distinguer d'autres rêves, passés et à venir, emplis du même bruit et de la même fureur.

Quelle autre puissance imaginative aurait pu concevoir et mettre en scène un tel spectacle ?

D'autres que lui rapporteront les faits dans leur réalité la plus crue, la plus incroyable.

Les survivants, d'abord. Des miraculés, grâce en soit rendue à Dieu. On dit qu'ils furent quelques dizaines. Quelques dizaines seulement, sur un millier – ou peut-être plus.

Qui a pu faire le décompte macabre pour en retirer gloire ?

Toujours est-il qu'après le dégagement des ouvertures, une poignée d'hommes et de femmes est sortie des grottes. Hébétés, hagards, mais vivants. Ceux-là rapporteront les faits. Ils rapporteront ce qui pour beaucoup ne sera qu'un point de détail de l'histoire.

D'autres encore témoigneront. « Sans poésie terrible ni images. »

Ils étaient présents sur les lieux.

Parmi eux, certains ont allumé et entretenu les feux. Comme tout soldat discipliné, ils n'ont fait qu'obéir aux ordres de leur chef.

Ils ont tout vu.

Des hommes, sans doute aguerris par d'autres campagnes de la conquête, écriront à leurs supérieurs ou à leurs proches. Sans omettre le moindre détail, ils raconteront tous les instants de cette formidable victoire sur des adversaires en partie désarmés. Ce que plus tard on appellera « enfumades » – néologisme peut-être plus indiqué pour l'espèce humaine que le terme « enfumage », réservé aux abeilles. Non sans expliquer pourquoi, à bout de patience « face au fanatisme sauvage de ces malheureux », ils se sont vus obligés de mettre le feu aux fascines préparées dès le matin. Comme l'avaient fait avant eux d'autres hommes de troupe, dans d'autres lieux, une année plus tôt.

L'enfant était là. De l'autre côté de la gorge. Confondu avec la roche, l'étreignant, faisant corps avec elle comme pour puiser dans sa dureté minérale la force de garder les yeux ouverts, la force de contempler jusqu'au bout ce spectacle terrible et fascinant.

Et pendant qu'à l'entrée des cavernes les soldats s'affairaient, fourgonnant dans les brasiers pour attiser les feux, l'enfant n'a pas détourné les yeux.

Ce n'est que bien plus tard, bien longtemps après avoir vu la première gerbe enflammée sous les hourras de la troupe, qu'il a entendu les premiers cris des assiégés. Des cris déchirants, des appels et des pleurs d'enfants très vite couverts par le crépitement des flammes déchaînées. Aux mugissements furieux des bœufs pris au piège, répondaient les hennissements des chevaux excités par le feu.

Puis le silence.

Un silence foudroyé.

Puis la lente extinction des feux.

Alors, dans la pénombre encore rougeoyante, l'enfant s'est hissé au sommet du plus haut rocher.

À présent cerné par la nuit, à bout de conscience, il dérive dans un espace parcouru de petites langues de feu lancéolées qui peu à peu s'éloignent, chavirent et se confondent avec les étoiles impassibles.

Les gémissements des chacals et les longs cris rauques des hyènes, tout proches, se font plus lancinants.

De fatigue accablé, l'enfant se laisse couler dans le sommeil brusquement, comme une pierre qui tombe au fond d'un puits.

VI

Madame Lafrance est partout chez elle. Partout ou presque.

Il est cependant des lieux dans lesquels elle ne s'aventure pas.

D'abord la vieille-ville, la citadelle, avec ses maisons agrégées, accolées les unes aux autres, comme un troupeau de chèvres à l'assaut de la colline.

Madame Lafrance aurait bien trop peur de se perdre et de s'embourber dans quelque cloaque en s'engageant dans ce labyrinthe de rues si étroites, si enchevêtrées que le soleil lui-même a du mal à s'y glisser.

Ce ne sont que venelles sombres, puantes. Des ruelles en pente grossièrement dallées de pierres. Des ruelles parcourues à tout moment de hordes d'enfants en guenilles, faméliques, nu-pieds, cheveux hirsutes ou crânes tondus recouverts d'une chéchia. Des ruelles si étroites qu'au passage des ânes ou des mulets lourdement chargés, les enfants se plaquent contre les murs des maisons avant de reprendre leur course effrénée. Ils dévalent des volées obscures d'escaliers si raides que nul autre qu'eux ne saurait les descendre sans risque de chuter.

Cependant, pour marquer son emprise, madame Lafrance a décidé de rebaptiser ces rues.

Disparus, confisqués, les noms de rues évocateurs de l'usage, de l'histoire, des petits métiers pratiqués en ces lieux ! La rue Aïn el Hadjel ou rue de la Fontaine des Veuves, la rue Lalla Khadîdja el aaryana ou rue de la « Toute-Nue », la rue Beït el Mel, la rue Sebââ t'baren ou rue des Sept-Tavernes, la rue Ali Khodja et tant d'autres, n'existent plus que dans les mémoires des habitants qui ignorent les nouvelles appellations.

C'est en parcourant les rues dites des Gétules, des Lotophages, de Tyr, des Pyramides, du Sphinx, de la Mer Rouge, d'Alexandrie, de Cléopâtre, de Thèbes, des Barbares, des Vandales, d'Hannibal, de Genséric, des Numides, de Saint Augustin, de Jugurtha, que les occupants veulent inviter les indigènes, incultes et trop enclins à l'oubli, à commémorer leur propre histoire.

Dans ces lieux passent des ombres furtives et blanches.

Des femmes, le corps enroulé dans un grand drap blanc ramené sur la tête et sur le visage, ne laissant apparaître qu'un œil vif et très sombre.

Et puis des hommes en noir, armés d'une boîte noire qu'ils braquent sur les passants, sur les maisons aux fenêtres fermées, toujours fermées.

Un éclair.

Un claquement sec,
et le tour est joué.

Ils sont dans la boîte. Tous. Les rues. Les ânes. Les mulets. Les femmes. Les enfants. Les fontaines. Les portes.

Dès qu'apparaît la silhouette de l'un de ces intrus immédiatement repéré par des guetteurs invisibles, les enfants se cachent sous les porches et derrière les murets, tout en haut des marches. Ils ne laissent entrevoir qu'un visage hostile et plein de méfiance.

Surprises parfois par le jaillissement d'un de ces éclairs, les femmes s'arrêtent. Elles baissent la tête, resserrent encore plus étroitement leur voile sur elles et maudissent à voix basse ces étrangers qui viennent jusque dans leurs pas.

Ces hommes, dit-on, sont des voleurs d'images.

Ces hommes, disent les mères inquiètes, sont aussi des voleurs d'âmes : quiconque s'empare de votre image s'empare aussi de votre âme.

Les habitants de la ville arabe les poursuivent donc de leurs imprécations. Mais ces hommes n'en ont cure.

Ils braquent leur appareil sur un visage, sur le détail d'une arcade, sur une porte, sur une forme blanche qui s'éloigne, sur une fontaine ornée de mosaïque ancienne, et emportent avec eux l'âme de cette citadelle pour donner à voir l'autre, l'étrange, dans sa singularité si exotique.

C'est seulement ainsi que madame Lafrance peut regarder ces lieux et ces êtres. En noir et blanc et sur papier glacé.

Elle peut alors détailler à loisir ces visages, ces corps lointains, ces vieilles maisons aux murs rongés de lèpre et même... même y trouver de la beauté, une certaine beauté.

Oui, se dit-elle alors, on peut admettre parfois, tout comme ces écrivains et ces peintres qui n'hésitent pas à puiser dans la lumière et l'insolence du soleil des images propres à exciter un désir d'ailleurs, que « cette race déguenillée, en lambeaux, drapant sa nudité avec une couverture à jours, est superbe à voir ».

Cependant, madame Lafrance, chapeautée, corsetée et entravée dans une jupe à longue traîne, ne peut pas s'aventurer dans ces lieux malfamés.

À peine s'en approche-t-elle qu'il lui semble entendre, comme une rumeur malsaine et inquiétante, le grouillement de la multitude vivace et vile qui y vit, qui y croît, désespérément. Désespérément.

Alors elle se promène sur les plages.

Là, dans l'odeur des pins et des bruyères, elle peut donner libre cours à son désir de communier avec cette terre si durement conquise.

Là, dans l'échancrure des baies qui festonnent le rivage, s'épanche une lumière incomparable, dans d'incomparables noces.

Là, les corps à demi nus sont doucement caressés par le soleil, et la brise légère, exquise, si exquise, apporte par bouffées l'odeur

volubile des mimosas, des cédratiers et des orangers.

Madame Lafrance soleille, enfin délivrée de toute peine.

Il fait si beau.

Le ciel est d'un bleu que n'entame aucun nuage.

Accordés à l'harmonie de ces jours tranquilles à Alger, les oiseaux chantent au-dessus des tonnelles ombragées des jardins éclaboussés de soleil.

Et dans les soirs lents et paisibles, à la lumière pâle des réverbères, l'air est si doux.

Sur les hauteurs de la ville, madame Lafrance se baisse pour ramasser les fleurs gracieuses et si fragiles de jasmin au pied des murs blancs des palais.

Sur le grand boulevard à arcades surplombant la mer, elle s'arrête un instant pour regarder les bateaux blancs sur la mer blanche.

Elle sourit. Elle se réjouit de tant d'ordre et de beauté.

Madame Lafrance est partout chez elle. Partout ou presque.

VII

Assis derrière leurs pupitres, bras croisés, les enfants attendent.

Face à eux, sur le tableau noir, au-dessous de la date du jour, soigneusement calligraphiée en lettres cursives, cette phrase : « J'aime mon pays, la France. »

Accrochée sur le panneau droit du tableau, une carte de géographie. C'est La France. Ses plaines et ses montagnes. Ses fleuves et ses rivières. Ses villes et ses villages. Les enfants connaissent maintenant ces mots-là. Parce qu'en France, c'est ainsi qu'on nomme les médinas, les douars, les oueds et les djebels.

Les murs sont nus.

Les rideaux sont tirés sur le soleil et la chaleur.

Les élèves ne bougent pas. Les bras croisés, ils sont sages. Très sages.

Madame Lafrance entre dans la classe. Tous les écoliers se lèvent. Ils attendent qu'elle leur fasse signe de se rasseoir.

Ils ont les yeux fixés sur la maîtresse.

Elle s'arrête un instant sur le pas de la porte. Elle parcourt la salle des yeux, pour s'assurer de l'ordre que sa seule présence impose.

Elle va vers son bureau.

Elle fait l'appel.

Elle a du mal à prononcer certains noms. Elle doit s'y reprendre à deux fois.

Puis elle demande aux élèves de sortir leurs cahiers. Et, comme chaque lundi, elle commence par la leçon d'instruction civique.

Un à un, avant de la recopier, les élèves doivent répéter après la maîtresse la phrase écrite au tableau.

« J'aime mon pays, la France. »

Il y a ceux qui débitent d'un trait cette profession de foi. Avec conviction, avec ferveur.

Il y a ceux qui prononcent les mots lentement. Avec une application touchante. Comme s'ils voulaient par-là se pénétrer de la profondeur de cette déclaration d'amour matinale.

Il y a ceux – tout au fond de la classe – qui hésitent, trébuchent sur les mots et se font reprendre d'un coup sec de baguette sur le bureau.

L'enfant est de ceux-là.

Les mots qu'il prononce péniblement semblent déplacés dans sa bouche. Échappant à tout contrôle, les voyelles s'insurgent. Et elles résistent aux efforts pourtant sincères de l'enfant désireux d'apprendre.

Les autres élèves pouffent de rire. Un brouhaha vite jugulé par la voix exaspérée de madame Lafrance.

J'ime mo piyi, la Fronce.

L'enfant lui, ne rit pas. Les sourcils froncés, il s'obstine. Mais les voyelles restent réticentes.

J'ime mo piyi, la Fronce.

C'est... c'est cette langue. Ces sons... inconnus, étranges. Et ces mots qui restent fermés, hermétiques.

Madame Lafrance vient vers lui. Elle souffre de voir sa belle langue si malmenée.

On l'avait pourtant prévenue. Ces enfants n'ont pas, il faut le savoir, les mêmes capacités intellectuelles que les nôtres... Bien sûr, bien sûr, ne l'oublions pas, il ne s'agit pas de leur faire acquérir les subtilités de notre si belle langue !

Elle se souvient alors des recommandations de l'inspecteur au début de l'année scolaire.

« Comprenez bien, Madame, les rudiments ! Les rudiments, rien de plus ! Rien de plus que la langue usuelle réduite à l'expression de quelques connaissances élémentaires, jointes à quelques idées d'ordre pratique et éducatif. Il ne faut pas non plus oublier que ces enfants-là ont du mal à manier l'abstraction. »

Mais enfin « aimer »... tout le monde devrait savoir... et puis, articuler des mots, émettre des sons, ce n'est tout de même pas si difficile !

Madame Lafrance ne doit pas s'énerver. Elle a besoin de tout son calme pour affronter la situation. Écoute et patience sont les deux vertus cardinales de madame Lafrance. Et surtout, elle a l'habitude de défis autrement plus risqués.

Compatissante, compréhensive, presque maternelle – car madame Lafrance est belle, madame Lafrance est bonne – elle pose une main bienveillante sur la tête de l'enfant, et d'une pression très ferme, l'oblige à lever les yeux sur elle.

Elle reprend, en articulant avec soin, en détachant les syllabes, les lèvres arrondies sur les voyelles problématiques.

« J'ai-me mon pa-ys, la Fran-ce. »

Le « é » ressemble à un sourire esquissé. Lèvres entrouvertes, bouche étirée.

Le « i » n'est que léger rétrécissement de ce même sourire, commissures à peine marquées.

Les yeux rivés sur la bouche toute proche, sur les lèvres délicatement colorées d'un rose à peine nacré, l'enfant tente de l'imiter et de moduler les sons.

J'ime mo piyi, la Fronce.

Parmi tous ces mots, il en est un seul qu'il reconnaît, parce qu'il l'entend partout : France.

Chez eux, en leur langue, pour la désigner, on dit *França*. Tous les noms de femmes se terminent en « a ». Le « a » est la marque du féminin. Et le « é » n'existe pas. Mais qui oserait le dire à madame Lafrance ? Et en quelle langue ?

Cette langue, leur langue, est interdite en ces lieux.

Les consignes sont claires. Proscrire la langue maternelle. À la rigueur, accepter les mots qui désignent des objets sans équivalent dans les pratiques culinaires et vestimentaires de la mère patrie : « chéchia, saroual, burnous, couscous, gandoura. »

Ils doivent apprendre à aimer la France en sa langue à elle. En ses ouvrages à elle.

Ils doivent apprendre à respecter la grandeur de la France, à se montrer dignes des bienfaits de celle qui les reçoit en ces lieux dédiés au savoir, qui tente péniblement de les arracher à l'ignorance, à la barbarie et aux ténèbres moyenâgeuses dans lesquelles ils croupissent depuis des siècles.

Profondément agacée, madame Lafrance se détourne et regagne son bureau.

Au moment où elle monte sur l'estrade, l'enfant debout, d'une voix haute et claire, prononce enfin cette phrase, en détachant les mots : « J'aime mon pays. »

VIII

« Là, nous y sommes ! Vous venez d'entrer sur mes terres ! »

D'un geste large, l'homme désigne des terres fraîchement labourées, parcourues de petites fumerolles qui s'étirent sous un soleil encore timide, et bordées dans le lointain par la masse sombre d'une petite colline piquée en son flanc de quelques arbres.

Précédé de ses deux chiens qui gambadent joyeusement, il marche à grands pas. Son compagnon peine à le suivre.

L'homme s'arrête brusquement et poursuit, d'un ton véhément :

« Quand on pense qu'avant, avant qu'on ne vienne exploiter ces terres abandonnées, les Arabes croyaient labourer leur terre en se servant d'un araïre tiré par un bourricot et une Mauresque ! Un araïre tout juste bon à égratigner le sol ! Leurs champs, prétendaient-ils ! Tout, tout n'était que marais infestés de moustiques ! Tout ce que vous voyez alentour n'était que fange, miasmes, tourbe infâme dans lesquels se complaisaient ceux qui s'en disaient propriétaires ! Ils se suffisaient de quelques herbages misérables... tout juste de quoi servir de pacage à leurs chèvres et leurs moutons. Et encore ! Les moutons, les chèvres... des bêtes faméliques qui crevaient par dizaines, par centaines, à force de brouter des cailloux et des lentisques ! »

Il se retourne vers son compagnon pour guetter un commentaire qui ne vient pas. Ils continuent à avancer en silence.

Au bout de quelques instants, ils arrivent en vue d'une modeste bâtisse aux murs de pierres, recouverte d'un toit de tuiles romaines.

« Vous voyez ? C'est là que j'ai obtenu ma première concession. Moyennant un franc par an et par hectare ! À condition, bien sûr, de mettre en valeur les terres qui m'ont été attribuées... et maintenant,

tout est à moi ! J'ai installé ma famille dans cette maison construite de mes propres mains. Elle est bien petite, je sais, mais il fallait faire vite pour quitter les baraquements que l'armée avait installés pour nous. Cela nous suffit pour le moment. En attendant de pouvoir agrandir le domaine. J'ai l'intention de commencer par aménager les chais, en prévision des prochaines productions de mes vignobles. Là, ce sera l'étable ; juste à côté, l'écurie. Plus tard, il me faudra des hangars pour protéger les machines. Et dès que mes Arabes auront fini de dépierrer l'allée, je planterai des palmiers. Savez-vous combien d'années il faut à un palmier pour atteindre sa taille adulte ? Cinq ans ? Dix ans ? Peu importe, je patienterai, nous patienterons. Je la vois déjà, je l'imagine, cette allée, large, majestueuse, menant à la maison, à ma maison. De grands escaliers de marbre blanc, une véranda à colonnes... Et puis, là, tout autour de notre jardin, je planterai des cyprès et des eucalyptus. Ou plutôt des peupliers, qu'en pensez-vous ? C'est haut, c'est fier, c'est rassurant. Je crois bien qu'un bel alignement de peupliers nous protégera à la fois du vent et des regards... »

Il se penche pour ramasser une pierre qu'il jette très loin devant lui. Croyant à un jeu, les deux chiens s'élancent comme des flèches pour la rapporter à leur maître.

Il réajuste la bandoulière de son fusil sur son épaule, puis reprend d'une voix pleine d'orgueil :

« Mes terres, j'en ferai un paradis à la mesure des sacrifices que nous avons consentis. Un paradis pour les miens. Nous croîtrons ici, nous prospérerons ici, et nos enfants, et les enfants de nos enfants, récolteront les fruits de notre labeur. N'est-ce pas là le rêve de tout homme ? Parce que nous l'avons fécondée, cette terre est aujourd'hui nôtre. Ai-je besoin d'ajouter, cher Docteur, que beaucoup d'entre nous, âpres laboureurs, y ont laissé leur vie, et que certains reposent déjà en son sein ? Nous l'avons arrosée de notre sueur et de notre sang ! Il a fallu assainir, défricher, assécher, labourer, semer... et tout ça avec, ou plutôt malgré ces... ces bons à rien, ces pouilleux ! Des débris d'humanité, réfractaires à toute idée de

progrès, et qui, si on ne les houspille pas, sont capables de passer toute leur journée assis à se prélasser au soleil, appuyés contre un tronc de figuier ! Ce n'est pas pour rien qu'on les appelle les buveurs de soleil ! »

Son compagnon écoute, toujours sans un mot. Il regarde autour de lui. Il ne voit rien d'autre que des terres couvertes de jeunes pousses d'un vert encore tendre.

Il lui semble cependant qu'ils ne sont pas tout seuls. Des craquements fugitifs, des bruissements imperceptibles troublent le silence. Sans doute des oiseaux ou des lièvres réfugiés dans les buissons qui bordent la route toute proche, se dit-il. Mais d'où vient cette sensation étrange de n'être jamais seul, cette appréhension, cette inquiétude souterraine qui rampe, accrochée à ses basques ?

Les alentours paraissent déserts à cette heure matinale.

Et pourtant, ils sont là. Pas très loin.

Tous deux sentent cette présence hostile, muette, peuplée de regards insaisissables, comme si des guetteurs invisibles les épiaient, jour et nuit.

Ils ont eu beau les repousser le plus loin possible, tout contre les collines et plus loin encore – n'est-il pas question de les refouler dans le désert ? La solution est envisagée –, ils n'arrivent pas à se défaire du malaise qui les étreint dès qu'ils se trouvent à proximité de cette multitude encore trop proche, trop envahissante.

Par-delà les caroubiers et les jujubiers sauvages, disséminés sur quelques arpents et séparés les uns des autres par des clôtures de figuiers de barbarie, les gourbis. Des maisons faites d'une seule pièce, sans fenêtre. Murs de terre sèche et toits de branches coupées. Au seuil de ces habitations, quelques poules, quelques enfants miséreux et maladifs, et des femmes vêtues de robes longues et multicolores s'affairant autour d'un brasero. Au passage des deux hommes, elles relèvent la tête. Effrayées, elles se détournent très vite et rentrent à l'intérieur de leur mesure, de peur sans doute que les Roumis ne saisissent leur regard.

Les deux hommes longent le chemin de terre tracé par les pas de ceux qui vivent en ces lieux sordides. Ils forcent l'allure.

Surgie de nulle part, une troupe de chiens jaunes, qu'on appelle chiens kabyles, efflanqués et hargneux, apparaît et s'arrête brusquement à la vue des molosses qui accompagnent les deux hommes.

Les deux chiens à l'arrêt, oreilles dressées et babines retroussées sur des crocs impressionnants, font entendre un grognement menaçant. Prêts à en découdre malgré la supériorité du nombre ennemi, ils ne quittent pas des yeux leurs congénères qui entament une retraite prudente. D'un sifflement bref, leur maître les rappelle.

« Regardez-les, regardez ces enfants ! Des gueux innombrables, vermineux, loqueteux, barbouillés d'ordure et puant la bête ! S'ils avaient une âme, ils auraient peut-être conscience de la chance que nous leur offrons ! Ils étaient opprimés par une milice avide et féroce, et nous sommes venus à eux en libérateurs. D'une contrée sauvage et désolée, nous avons fait des champs, des champs productifs. Nous avons transformé des marécages fétides, immondes, en plaines riantes et fertiles. Nous seuls avons su et savons conquérir, pénétrer, prendre possession d'une terre, la travailler jusqu'à ce qu'elle soit féconde, jusqu'à ce qu'elle nous comble de ses richesses. Mais dites-moi, Docteur Bodichon, dites-moi, comment faire de ces hommes et de ces femmes si arriérés, si sauvages, des sujets soumis à nos lois et dignes de la grandeur de la civilisation que nous leur apportons ? »

Le deuxième homme, resté silencieux jusqu'alors, pose la main sur le bras de son ami.

« L'un de mes amis, le général Clauzel, me disait récemment, à propos de cette nouvelle Amérique, que les avantages de l'Algérie seraient immenses si, comme en Amérique, les races indigènes avaient disparu... Souvenez-vous, mon bon ami, souvenez-vous de ce que je vous disais tantôt ! L'eau-de-vie a détruit les Peaux-

Rouges ! Mais ici, ces peaux tannées ne veulent pas boire. L'épée doit donc suivre la charrue ! »

IX

Madame Lafrance n'écoute que ceux qui exaltent la noblesse de sa mission. Les thuriféraires qui savent et clament haut et fort que s'il est bien un devoir auquel ne peuvent se dérober les races supérieures, c'est le devoir d'humanité envers les races inférieures.

Qu'importe si certains prophètes de mauvais augure jouent les Cassandra et s'épanchent en prédictions aussi alarmantes que malvenues ! Ce qui la blesse parfois, c'est qu'ils se permettent même de parler en son nom, et vont jusqu'à prédire : « Si nous continuons, ces terres-là n'auront pour nous que des moissons de haine et de déception. »

D'une simple chiquenaude de son éventail, elle a chassé ces quelques importuns qui tentent de ternir les ors de ses victoires et de couvrir de leurs diatribes les fanfares de la légendaire armée d'Afrique, qui a eu à souffrir mille sévices.

Profondément convaincue de la légitimité de ses actions et de la grandeur de sa mission, madame Lafrance n'a pas détourné les yeux quand à ses pieds ses hommes ont déposé des trophées sanglants.

C'est en son âme et conscience qu'elle a donné l'absolution à ceux qui, pour lui frayer un chemin, ne laissaient sur leur passage que cendres et ruines.

Qu'il est loin le temps où un député français, totalement ignorant de la dure réalité coloniale, s'exclamait : « Qu'est-ce que cette civilisation qu'on veut imposer à coups de canons ? »

Et cet autre qui vilipendait cette « école de meurtres ouverte en notre nom ! »

Il n'est pas jusqu'à Alexis de Tocqueville – le soutien le plus fidèle de madame Lafrance aux tout débuts de cette glorieuse épopée et qui n'en est plus à une contradiction près – qui, non sans reconnaître cependant que « la conservation des colonies est nécessaire à la force et à la grandeur de la France », ose écrire : « Nous avons rendu la société arabe beaucoup plus misérable, plus désordonnée, plus ignorante et plus barbare qu'elle n'était avant de nous connaître. »

Qui peut aujourd'hui, au vu de toutes ses réalisations, prêter l'oreille à ces dires sans fondement ?

Ces voix, bien heureusement, n'ont pas eu d'écho.

Madame Lafrance, souveraine en ses terres, peut admirer enfin son œuvre.

Clochers et bannières tricolores culminent au-dessus des villes et des villages.

Au frontispice des mairies est gravée sa devise, en lettres capitales :

Liberté. Égalité. Fraternité.

X

Quand, à la saison des pluies, le ciel est resté désespérément
sourd à toute prière,

que la terre assoiffée se craquelait sous ses pieds,

que la faim le taraudait et qu'il se nourrissait de racines et
d'herbes,

qu'il disputait des restes aux chiens affamés,

que ses frères et sœurs, un à un, étaient portés en terre par un
père silencieux et résigné,

l'enfant n'a pas pleuré.

Autour de lui, les adultes se contentaient de dire en soupirant,

Mektoub, c'était écrit.

Quand, venus du Sud en nuées tourbillonnantes, les criquets ou
les sauterelles – l'un de ces fléaux les plus terribles que Dieu envoie
de temps à autre pour mettre les hommes à l'épreuve – ont ravagé
les terres, les récoltes, et dévoré tout ce qu'ils possédaient,
jusqu'aux burnous et tentures de laine qui les protégeaient du froid,

debout dans les champs avec tous les hommes du douar, l'enfant
a tapé de toutes ses forces sur un tam-tam,

allumé des feux,

agité des lambeaux de tissu rouge pour éloigner les insectes
dévastateurs,

mais pas un instant il n'a désespéré,

pas un instant il n'a pleuré.

Une fois encore, hommes et femmes ont invoqué Dieu et imploré Sa clémence et Son assistance, puis se sont résignés.

Mektoub, c'était écrit.

Quand les siens ont été bannis parce qu'ils avaient offert l'hospitalité à des guerriers poursuivis par les troupes françaises,

qu'ils ont dû quitter leur village saccagé et brûlé,

qu'ils ont dû errer pendant des jours et des jours à la recherche d'un endroit pour s'y fixer et trouver quelque pitance,

l'enfant les a suivis, sans pleurer.

Quand tous les membres de la tribu ont été expulsés des terres sur lesquelles ils vivaient depuis toujours,

qu'on les a relégués dans des camps de resserrement,

l'enfant, pour soulager sa mère, a porté le balluchon contenant tout ce qu'ils possédaient,

mais il n'a pas pleuré.

Quand, au nom de la responsabilité collective, on a obligé les habitants du douar à se dépouiller de tous leurs biens pour verser le tribut prélevé par l'armée en guise de représailles à une révolte de la tribu,

l'enfant n'a pas pleuré.

Quand ordre leur a été donné de couper eux-mêmes leurs oliviers, leurs figuiers et leurs orangers,

quand on a confisqué toutes les têtes de bétail de la tribu accusée d'avoir osé se soulever contre l'autorité de madame Lafrance,

quand on a, sous ses yeux, égorgé son agneau pour en faire ripaille,

l'enfant s'est réfugié tout en haut de la colline.

Le cœur fou et les yeux secs, il a simplement attendu jusqu'à la tombée de la nuit que le bataillon de tirailleurs s'en aille.

Quand on a interdit à son père l'entrée de la mosquée, dans laquelle il allait faire quotidiennement ses prières, parce que madame Lafrance avait décidé qu'elle serait dorénavant consacrée au dieu des chrétiens,

l'enfant s'est joint aux prières faites en plein air, dans la petite cour de l'école coranique,

il a rendu grâce à Dieu pour son immense miséricorde
et son chagrin s'est apaisé.

Quand il a entendu les femmes se lamenter parce que la troupe, suprême outrage, a fait passer, à l'orée de la ville, des routes sur les deux cimetières où reposaient leurs ancêtres sans se soucier de déplacer les ossements des morts,

l'enfant n'a pas pleuré.

Quand, sur la place du village, des soldats français ont exhibé des dizaines d'oreilles coupées,

celles des victimes arabes tombées au combat,
l'enfant pris de nausées s'est éloigné,
a longtemps couru dans la plaine,
mais il n'a pas pleuré.

Quand le Caïd Si Mohamed Ould Flen,
burnous blanc et chaussures vernies,
accompagné de spahis rutilants dans leur tenue,
a réuni tous les hommes sur la place du village,
a désigné ceux qui devaient le suivre pour être incorporés dans les troupes auxiliaires sous le commandement des Français,

les a emmenés en ordonnant à ses sbires de faire taire les mères, les épouses et les sœurs,

l'enfant s'est réjoui de n'être pas en âge de porter des armes

et il n'a pas pleuré.
Quand il a vu son père partir,
encadré par des soldats en uniforme,
enrôlé de force pour aller faire la guerre et défendre madame
Lafrance contre l'ennemi,
l'enfant a longtemps couru derrière lui
puis s'est arrêté,
l'a regardé disparaître
et s'en est retourné au village sans verser une seule larme.
Quand ils ont ouvert leur porte,
qu'ils se sont retrouvés face à deux soldats en uniforme venus
leur annoncer que leur père et mari était mort, là-bas, de l'autre côté
de la mer, en défendant sa patrie, la France,
l'enfant et sa mère sont restés debout un long moment sans
comprendre,
puis dans un long hurlement, sa mère s'est effondrée.
L'enfant hébété n'a même pas pu pleurer.
Quand des soldats avinés et excités ont pénétré dans sa maison,
ont approché les femmes terrifiées pour les obliger à sortir et à se
montrer dévoilées,
qu'ils ont voulu emmener avec eux la plus jeune d'entre elles,
l'enfant a tenté de s'interposer
comme si à lui seul il pouvait les mettre en déroute.
D'un coup de crosse, il a été jeté à terre.
Il s'est relevé.
Il a tenté de les suivre.
Mais sa mère l'a retenu.

Il s'est dégagé.

Fou de rage, il s'est tapé la tête contre les murs,
mais il n'a pas pleuré.

Jour et nuit, des questions le taraudent.

Qui est responsable de ces malheurs ?

Qu'ont-ils bien pu faire pour qu'on s'acharne ainsi sur eux ?

Mais il ne pose pas ces questions.

Il ne pose aucune question. À personne.

Parce qu'il ne veut plus entendre ce mot, pour lui synonyme de
résignation, de consentement au malheur : *Mektoub* !

XI

Quelques décennies ponctuées de soulèvements, de rébellions très vite matées, d'insurrections sévèrement réprimées.

Madame Lafrance a jeté toutes ses forces dans la bataille. Dans des batailles bien plus âpres et plus nombreuses qu'elle aurait pu imaginer.

Parfois encore, çà et là, quelques convulsions, pareilles aux soubresauts d'une bête à l'agonie.

Mais voilà la terre d'Algérie pacifiée.

Les tribus les plus irréductibles et les chefs les plus aventureux ont été décimés ou retournés. Beaucoup d'entre eux, pleins de bon sens ou d'opportunisme – elle n'est pas vraiment dupe – se sont mis du côté de la force et du droit, et sont devenus les plus sûrs alliés de leur nouvelle mère patrie dans ses campagnes de pacification.

Voilà, du nord au sud, la terre d'Algérie occupée.

Madame Lafrance peut s'installer enfin sur ses possessions.

Malgré la fièvre et les Arabes.

Elle peut enfin assouvir ses moindres désirs.

De toutes ses forces, elle a désiré cette terre hostile.

De toutes ses forces, elle a voulu la faire sienne.

Et elle l'a conquise. Par le fer et par le feu. Au prix de mille sacrifices, au prix de mille mêlées sanglantes. Elle est à présent tout à elle.

Partout ses hommes ont fait place nette.

Là où ils sont passés, la civilisation a supplanté la barbarie.

L'Afrique enfin est rendue à l'homme.

Voici venus les Grands Temps Nouveaux !

Madame Lafrance est maintenant chez elle. À jamais.

Et cette terre d'Algérie enfin pacifiée s'offre à elle, radieuse sous une lumière inaltérable, une lumière qui éblouit tous ceux qui y accostent.

La fin du jour, douce et rose, s'égrène dans le tintement mélodieux des cloches ; c'est à peine si, de loin en loin, on entend, de plus en plus discret, de plus en plus étouffé, l'appel à la prière du muezzin.

Madame Lafrance a remodelé cette terre à son image.

Villes et campagnes sont à présent et pour toujours, elle n'en doute pas un seul instant, façonnés à son empreinte.

Et pour permettre à son sang de circuler, elle a créé des voies.

Lentement, elle a tissé son réseau.

Des routes larges, des kilomètres de voies ferrées, en premier lieu pour permettre le passage des troupes chargées de pénétrer au plus profond des territoires définitivement conquis et en faciliter l'accès à tous ceux qui, venus de très loin parfois, vont y faire souche.

Puis des ponts et des aqueducs monumentaux.

Même s'ils sont fainéants et réfractaires à toute discipline, les Arabes sont si nombreux, si miséreux qu'il est facile de puiser dans la masse en échange de quelques douros. Et tout aussi nombreux sont les moyens de les convaincre de contribuer au progrès.

Inlassablement pour les siens – et seulement pour eux – dans cette nouvelle France, elle a construit des édifices publics et des ouvrages d'art à la mesure de son génie.

Dans toutes les villes où elle a porté ses pénates, elle a effacé ou écarté de sa vue tout ce qui pouvait offenser son regard.

Lequel de ses vaillants soldats a prononcé ces paroles si justes : « Les Arabes occupent une étendue de pays de beaucoup supérieure à leurs besoins » ? Elle ne s'en souvient pas, mais elle en mesure chaque jour le bon sens, la vérité.

Aux confins des villes arabes où serpentent des rues étroites, sales, obscures, enchevêtrées, rampantes et bordées de maisons aux façades aveugles, elle a tracé, pour les siens – et seulement pour eux – des avenues, des boulevards majestueux, larges et rectilignes, des rues bordées de platanes et d'acacias, à l'alignement parfait. Et pour perpétuer le souvenir des hommes qui ont contribué, par leurs œuvres ou par les armes, à étendre son rayonnement dans le monde, elle a donné leur nom à ces rues : ainsi la rue d'Isly, au cœur même d'Alger, du nom de l'un de ses plus ardents défenseurs, Thomas Robert Bugeaud, marquis de la Piconnerie, proclamé maréchal de France puis duc d'Isly, plus connu sous le sobriquet affectueux de « père Bugeaud ».

De part et d'autre de ces artères, elle a élevé des demeures imposantes, dignes de ses sujets, ouvertes sur des jardins à la française, parfois ornées de colonnes et de frontons à la romaine, parfois surmontées de tours et de tourelles, comme des notes égrenées sur un air de France.

Madame Lafrance, casquée, bottée et armée, peut enfin aller et venir sereinement sur ses terres.

Elle sait cependant qu'elle ne devra jamais laisser rouiller son fusil.

XII

Dans les rues du village, il y a de grands arbres. Des platanes et des eucalyptus.

Il y a des magasins aux vitrines étincelantes.

On y expose toutes sortes de produits fabriqués et usinés dans la métropole.

On y voit, sur des mannequins au sourire figé, aux seins arrogants, des vêtements de soie et de nylon, à « La mode de France » ou au « Bon chic parisien ». On y voit aussi des meubles pansus, des services de table en porcelaine fine, des machines et des appareils ménagers les plus divers. Objets absolument indispensables à tout bon Français.

Il y a des cafés d'où s'échappent des nuages de fumée et des odeurs d'absinthe. L'été, on installe des tables sur les terrasses protégées du soleil par des claies de roseaux et l'on y devise tard dans la nuit, en quête d'un peu de fraîcheur.

Il y a une église toute blanche avec des cloches qui, pour annoncer les messes, sonnent à la volée. Chaque dimanche, venues des fermes avoisinantes en calèches ou en chars à banc, les familles assistent à la messe. En descendent des femmes en chapeau à voilette, des hommes et des enfants engoncés dans leurs habits de fête.

Il y a un kiosque à musique au centre de la place. Le samedi soir, des orchestres y jouent des airs entraînants que reprennent en chœur des belles dames tournoyantes, étroitement enlacées par leurs cavaliers.

Il y a des maisons à plusieurs étages. Avec de grands balcons ornementés d'une ferronnerie délicatement ouvragée, et de larges

fenêtres vitrées. Les portes de bois massif sont agrémentées de lourdes poignées de cuivre longuement astiquées chaque jour.

Pour aller à l'école, l'enfant traverse les rues, les jolies rues neuves et propres ; il passe devant les magasins et les cafés, contourne le kiosque sur la place, dépasse l'église et longe plusieurs bâtiments. Certains sont si hauts qu'il lui vient comme un vertige.

Les Roumis aiment ce qui est solidement implanté dans le sol.

Les Roumis aiment ce qui est haut et droit.

Curieux, simplement curieux, l'enfant s'arrête quelques fois.

Tout ce qu'il voit lui est étranger.

Depuis bien longtemps l'enfant a compris que les Roumis ne sont pas comme eux. Et que lui et les siens ne seront jamais comme les Roumis. Même si certains essaient de leur ressembler.

Les Roumis ne vivent pas comme eux.

Pour manger, ils s'assoient autour d'une table haute, sur des chaises, et leurs assiettes contiennent des mets prohibés qu'ils apprécient particulièrement. Ils boivent du vin. Ils ne prient pas Dieu de la même façon ni dans les mêmes lieux ni dans la même langue. On dit même qu'ils ne seraient pas circoncis.

Leurs femmes ne ressemblent en rien aux femmes de sa race. Elles vont tête nue dans les rues. Elles portent des robes courtes et légères qui exposent aux regards leurs bras et leurs jambes nus. Elles côtoient les hommes, s'assoient avec eux dans les cafés, parlent et rient bruyamment, sans aucune pudeur. Et ceux qui peuvent les approcher racontent bien des choses à leur sujet.

Et puis les Français habitent dans des maisons, les Arabes dans des gourbis. Les Arabes dorment sur des nattes, les Français dans des lits. C'est même écrit dans un livre. Un des livres qu'on leur fait lire en classe.

Déjà dans les écoles, rien n'est pareil. Parce que l'enfant fréquente deux écoles. Le matin, très tôt, il va à l'école coranique.

Là-bas, face au vieux maître assis sur un tapis, l'enfant s'assoit en tailleur sur une natte en alfa et, après avoir taillé un roseau fin, il écrit sur une planchette de bois qui lui sert à la fois d'ardoise et de cahier. Puis à huit heures, quand il le peut, il lui faut être à l'école des Roumis. Là-bas, il s'assoit derrière un pupitre, il trempe sa plume sergent-major dans l'encrier avant d'écrire sur un cahier composé de feuilles blanches.

L'école du village est le seul lieu où l'enfant peut approcher les Français.

Il y a, bien sûr, les enfants des colons qui sont dans la même classe que lui, *ouled el colon*. Il ne se mêle pas trop à eux, même s'il arrive qu'ils s'affrontent brutalement dans des jeux d'équipes pendant la récréation.

Mais il y a surtout l'institutrice. Celle qu'on appelle la « maîtresse ». Celle qui chaque matin ouvre pour eux les portes du savoir. Elle fait de son mieux pour les aider, pour les éduquer. Mais elle a beaucoup de mal à combler la distance.

Debout devant la porte de la classe afin de les accueillir, elle ne dit rien, mais ils sentent bien qu'elle est gênée de les voir très souvent arriver à l'école pieds nus et portant des sarouels déchirés.

L'enfant aime sa voix, son sourire, sa patience, la façon dont elle lui parle, doucement, gentiment. Mais il ne peut pas aller à l'école tous les jours. Il y a les travaux des champs, les affaires familiales, et aussi les matins où il n'a pas la force d'affronter le froid et la faim.

Quand il est dans la classe, il écoute de toutes ses oreilles. Il apprend. Il retient tout ce qu'on lui demande de retenir. Les mots. Les phrases. Les leçons de sciences naturelles. Les leçons de calcul. Les récitations. Même si, bien souvent, ce qu'il entend lui semble étrange, lointain, si éloigné de sa vie que les images se bousculent et s'entrechoquent dans sa tête et qu'il a du mal à revenir à la réalité qui est la sienne. Mais il sait qu'il y a des questions qu'il ne peut pas poser. Des questions auxquelles sa maîtresse ne pourrait pas donner de réponse.

Certains jours, elle leur raconte des histoires anciennes.

Elle appelle cela l'Histoire de France.

L'enfant aime particulièrement l'entendre évoquer les glorieuses batailles d'un chef nommé Vercingétorix. Ou bien la vie extraordinaire et la mort tragique d'une femme qui entendait des voix qui lui disaient de sauver la France : elle s'appelle Jeanne d'Arc. Tous deux ont combattu et chassé avec beaucoup de courage les étrangers de leur patrie. Il pense alors aux histoires que lui racontent certains soirs sa mère et sa grand-mère, celle de la Kahina, reine à la chevelure rousse, ou bien celle de l'invincible cavalier, Salah Eddine el Ayoubi.

Madame Lafrance leur répète que c'est pour faire d'eux de bons petits Français qu'elle est venue jusqu'ici, jusqu'à eux. Sans même qu'ils le lui aient demandé.

Elle dit aussi qu'elle est venue pour les « civiliser ». Elle aime beaucoup ce mot. Elle le répète souvent.

C'est donc pour les civiliser qu'on leur a enlevé leurs terres, afin d'y installer des Français venus de France ? Sans doute pour qu'ils aient sous les yeux un exemple vivant de la Civilisation.

Mais l'enfant ne sait pas ce que veut dire au juste ce mot. Est-ce que civiliser veut dire apprendre à être, à vivre comme les Français ?

Alors, cela voudrait dire qu'il faut construire des maisons comme celles des Français, avec des murs de pierre, des meubles et des arrivées d'eau. Dans les douars, on verrait des routes, des trottoirs et de l'électricité ? Mais comment ? Comment faire pour que la Civilisation arrive jusqu'à eux ?

Pour bien leur expliquer ce qu'elle attend d'eux, madame Lafrance écrit au tableau :

« Le bon élève est propre.

Il se lave tous les matins.

Il apprend la langue française.

Il sait calculer, cultiver les légumes et les arbres fruitiers.

Il connaît l'Algérie, il aime la France, sa mère patrie.

Il s'applique à devenir un homme utile et honnête. »

L'enfant a compris maintenant. Pour plaire à madame Lafrance ou simplement pour se hausser à son niveau, il faut se laver, parler sa langue, aimer son pays à elle, et cultiver la terre. C'est cela, être Civilisé. Rien que cela.

Mais... comment être en même temps un bon Arabe et un bon Français ?

L'enfant n'ose pas dire à la maîtresse que chez eux, à la maison, tout le monde se lave. Même ceux qui n'ont jamais suivi les cours d'instruction civique à l'école. Bien sûr, il n'y a pas ce robinet qu'on tourne pour faire couler de l'eau comme dans les maisons des Français. Mais on va à la fontaine ou à la source et, avec l'eau ramenée parfois de très loin, on fait ses ablutions avant de prier. Cinq fois par jour, pas seulement le matin. Et l'été, on se baigne et on lave le linge dans l'oued.

Et puis, bien qu'il ne soit jamais allé à l'école des Français, son père sait calculer quand il fait ses achats au souk. Il sait lire, aussi. Il sait lire l'arabe comme son père avant lui, et comme le père de son père.

Chaque soir, à la lumière du quinquet, assis au milieu de la famille rassemblée, il lit le Coran à haute voix.

Ce ne sont pas les Français non plus qui ont appris à son père à irriguer les champs avec l'eau des seguias et à cultiver des légumes dans le petit jardin qu'il entretient autour de la maison.

Quand la terre appartenait à tous, avant que les Roumis ne viennent, avec leurs soldats et leurs arpenteurs, tout mesurer, tout redistribuer en gardant pour eux les plus belles parcelles, le douar était entouré de vergers. Et d'une saison à l'autre, en processions

qui faisaient comme des vagues colorées sur la plaine, ils allaient cueillir des olives qui, pressées, donnaient une huile d'un vert plus profond que les yeux de la maîtresse. Le jour de la cueillette était un jour de fête pour tous les habitants du douar. De même, ils allaient cueillir des cerises, des oranges ou des figues.

L'enfant se souvient encore du goût de ces figues cueillies au cœur de l'été. De la fraîcheur surprenante de la chair rouge et miellée, du crissement des grains dans sa bouche.

Le goût à la fois acide et sucré des raisins volés dans les vignobles alignés au cordeau qui maintenant s'étalent sur la plaine, à perte de vue, ne remplacera jamais celui des fruits gorgés de soleil qu'on rapportait dans des corbeilles d'alfa tressé et qu'on se partageait en famille, les soirs baignés de lune.

XIII

On appelle cela désir d'Orient. Ou bien encore rêve d'Orient.

Désirs et rêves nés d'histoires parfumées d'épices enivrantes, d'histoires saupoudrées d'exotisme, d'histoires d'appels irrésistibles, de départs ou de fuites, de déracinements, ou plutôt d'enracinements, de déserts, de vents impatients et sauvages, de sables dorés et ondulants où chaque soir nymphes et djinns dansent, nus, de nuits enfiévrées et torrides, d'espaces lumineux et chauds, de plages infinies, d'aventures et de rencontres, d'amours incandescentes, de révélations mystiques, de conversions étonnantes.

Nombreux sont ceux qui se sont laissés prendre à ces mirages. Leurs livres, leurs discours, leurs œuvres regorgent de ces soleils insolents, aveuglants, parfois meurtriers, de ces certitudes clamées ou instillées goutte à goutte par des esprits libres, au-dessus de tout soupçon.

Ainsi cette terre serait une « terre de volupté ».

Désirs d'Orient. Rêves d'Orient...

À peine madame Lafrance prononce-t-elle ces mots que sous ses yeux se déroulent des paysages ocre et ourlés de ciels flamboyants, des caravanes d'hommes bleus, fiers et droits sur leur monture, des femmes offertes, mystérieuses et lascives bien entendu, car cela aussi participe de ces mirages qui poussent comme fleurs vénéneuses en ces terres étranges, et puis des gamins en guenilles, auréolés de sable et de poussière.

Pour beaucoup, les jeunes garçons en guenilles et en chéchia ont un certain charme. Petits Bédouins frustes et attachants, bergers à peine sortis de l'enfance, à l'image des pâtres chantés par Virgile

dans ses *Bucoliques* ; éphèbes au profil de médaille gréco-romaine, un peu comme le rappel d'une généalogie chahutée.

Mais l'attrait le plus irrésistible, la fascination la plus grande, ce sont les femmes.

Le désir d'Orient les pare de mystère.

Ah ! chante-t-on partout, parlez-moi des femmes arabes !

Comment pénétrer l'Orient autrement qu'en dévoilant le mystère, en dévoilant ses femmes, surnommées les interdites parce que jalousement gardées, soustraites à tout regard étranger ?

Plus couramment, on les appelle moukères. Ou bien fatmas. Ou encore Mauresques.

Et ces belles Mauresques à la peau d'ambre et aux yeux de biche effarouchée sont au centre de bien des fantasmes.

Images : dans la ville arabe, les femmes ne sont qu'ombres rares et furtives se faufilant dans des rues labyrinthiques. Elles passent, hiératiques, inaccessibles. Drapées d'un voile blanc, elles ne laissent voir que leurs yeux sombres au regard insaisissable.

Les moukères s'obstinent à rabattre la lumière sur leurs yeux.

Images : les moukères sont rétives, farouches, et surtout étroitement surveillées. Cloîtrées dans des lieux impénétrables.

Alors, pour apprivoiser le mystère, pour se donner du cœur à l'ouvrage, on chante :

« Au fin fond de l'Afrique

Dans le pays des musulmans

On entend une musique

Le soir au soleil couchant

C'est le chant des p'tites moukères

Qui s'en vont tout là-bas

Vers la mosquée pour prier Allah

Travadjar la moukère

Travadjar bono

Trempe ton cul dans la soupière

Tu m'diras si c'est chaud... »

On peut, comme certain écrivain intimement convaincu du caractère primitif des peuples vivant dans ces contrées, n'y voir qu'un « paquet informe de linge sale ».

On peut se les attacher. Les fatmas, espèce plutôt domestique, se révèlent précieuses auxiliaires de maison, dévouées, dures à la tâche, maternelles, malgré leurs habitudes de vie différentes, si différentes...

On peut aussi en faire commerce.

Car il est, heureusement, des moukères plus accessibles.

Avec leurs semblables en misère, comme elles pourvoyeuses de plaisirs fugaces, elles sont parquées dans des lieux bien connus de tous. Rue des Consuls, rue du Regard, rue de Chartres, rue Lallahoum ; côtoyant les maisons « honnêtes », on trouve les maisons de tolérance, les établissements d'abattage pour le « dégagement », pour le repos du guerrier : *Le Sphinx*, *Le Chat noir*, *Le Chabonais*, *La Lune rousse*. Ballet des hommes dans les coursives tout autour du patio traditionnel. Et dans les BMC, les Bordels Militaires de Campagne, le bon de saillie délivré par le caporal au bas des escaliers.

Madame Lafrance détourne à peine le regard. Dans les chambres closes, les moukères attendent, le corps rompu, la bouche lasse et le regard éteint. Et pour se donner du cœur à l'ouvrage, l'on chante tous en chœur :

« Viens dans la Casbah

Et culbute la ta jolie fatma. »

On peut, et c'est là hommage à leur étrange beauté, n'en retenir que les charmes exotiques, si exotiques. Les saisir dans l'intimité des lieux clos, des harems et gynécées. Belles Mauresques richement parées, nonchalamment assises sur des tapis aux motifs colorés, mollement adossées à des coussins de soie et vêtues de voiles chatoyants ou de caracos de velours cramoisi brodés d'or ou d'argent. Danseuses à demi nues, ondoyantes et sensuelles.

Ou bien encore, dans un désir de transgression à peine déguisé en quête artistique, on peut les exhiber, les exposer, les dénuder, les révéler, les mettre en scène, les donner à voir dans leur authenticité – monnayée parfois – au bon peuple de France, là-bas, de l'autre côté de la mer.

Ainsi, sur papier glacé, en couleurs ou en noir et blanc, les femmes arabes, les jeunes filles kabyles, les petites Mauresques, les jeunes juives, les fatmas en haïk, les Bédouines, traversent les mers, font irruption dans les foyers bien pensants des villes et villages de la lointaine métropole.

Personne, non personne n'a alors tenté de déchiffrer l'énigme de leur regard.

XIV

Les hommes de la djemââ du village ont gardé, malgré tout, l'habitude de se retrouver, comme ils le faisaient autrefois quand ils avaient à examiner toutes les affaires soumises à leur jugement, à leur sagacité, et puis de délibérer avant de rendre leur sentence.

Mais depuis quelques années déjà, leurs paroles ne sont plus écoutées.

Leur pouvoir n'est plus qu'un lointain souvenir.

C'est le chef du douar, désigné et rétribué par les Roumis, reconnu par eux seuls, qui décide, ordonne, arrête, tranche, interdit, juge et rapporte, rend compte à ses maîtres.

À présent, réunis chaque soir à l'entrée de la mosquée ou dans un coin de la place du marché, ces hommes sages et vénérables égrènent une à une, à voix basse, toutes leurs défaites, toutes leurs humiliations. Et pour conclure, ils hochent douloureusement la tête en répétant dans un murmure résigné : « Nous n'y pouvons rien, Si Laloi ! »

Chose étrange, Si Laloi, ce personnage qu'ils invoquent dans toutes leurs discussions avec une méfiance mêlée de crainte, n'a même pas besoin de se montrer pour être obéi. Seule son ombre plane sur chaque geste de chaque jour.

Les soldats du goum, qui de temps à autre viennent jusqu'au village pour y faire une razzia et marquer ainsi leur territoire, prononcent, eux aussi, ce nom avec respect, avant de s'emparer de leurs misérables biens.

Si Laloi est craint de tous.

Sur toutes les lèvres, en toutes occasions, l'enfant entend ce nom.

Mais pour lui, le mystère demeure. Qui est-il ? Qui est donc cet homme qui hante ses nuits, qui est à la source de toutes ces errances, de tous leurs malheurs ?

Dévoré de curiosité, l'enfant voudrait simplement le voir, l'approcher, mettre un visage sur le nom de cet être si redoutable, si puissant, qu'il suffit d'évoquer pour que les conversations cessent et que les regards se dérobent.

Une seule certitude : Si Laloi est au service exclusif de madame Lafrance, la mère patrie. Parce qu'il est, de toute évidence, au-dessus de tous. Et surtout, il a toujours raison, contre tous parfois.

Serait-ce l'un des siens ? L'un de ceux qui ont fait allégeance à *França*, en trahissant parfois leur propre tribu ? Parce qu'il n'est pas habituel ni même concevable que les noms des Roumis soient précédés de ce « Si », qui n'est autre que le diminutif de Sidi, titre honorifique uniquement réservé aux personnes considérables et aux marabouts ! Les Roumis veulent qu'on leur donne du *Missieu* ou du *Médème*, ce qui les fait rire aux éclats parfois, sans que personne ne comprenne pourquoi !

Si Laloi a profondément bouleversé leur vie, au point qu'ils ne se souviennent même plus des temps où l'air qu'ils respiraient et l'eau qu'ils buvaient avaient la limpidité des aubes d'été.

C'est lui qui, en vertu du droit acquis par la force, veut leur ôter jusqu'au goût de la liberté.

Les hommes du village disent que c'est lui, Si Laloi, qui leur interdit maintenant de donner l'hospitalité à un étranger de passage sans en référer au chef du douar, bafouant ainsi des traditions millénaires qui font du devoir d'hospitalité un devoir sacré.

Ils disent que c'est lui, toujours lui, qui les oblige à solliciter auprès des représentants de l'administration coloniale un permis de voyage

pour quitter le douar. Même s'ils ne doivent parcourir qu'une courte distance afin d'aller rendre visite à l'un de leurs proches.

Et plus grave encore, ajoutent-ils avec une colère qu'ils ont du mal à dissimuler, sur ces mêmes laissez-passer, pour qu'ils puissent mesurer toute l'étendue de ses pouvoirs, Si Laloï a affublé certains d'entre eux de noms « patronymiques » ! Des noms sans lien aucun avec celui qu'ils ont hérité de leurs ascendants – et qu'ils n'arrivent même pas à retenir.

C'est également lui qui leur interdit d'accomplir en procession leurs pèlerinages pour honorer la mémoire d'un saint et solliciter son intervention pour éloigner d'eux tout fléau. De même, ils n'ont plus le droit d'organiser chez eux de grandes fêtes où seraient conviées, comme le veut la tradition, toutes les tribus alliées. Une limite a été fixée, au-delà de laquelle on ne peut plus recevoir de convives. Ils doivent compter, recompter et exclure de nombreux membres de leur tribu, au prix de mille inimitiés, pour ne pas dépasser le chiffre fatidique de vingt-cinq invités.

La liste est longue de toutes les privations qu'engendrent les exigences de Si Laloï.

Toutes ces ingérences et cette volonté manifeste de s'imposer comme le seul maître dressent contre lui les habitants du douar, des hommes jusqu'alors libres et fiers, qui n'ont jamais subi une telle intrusion dans les fondements mêmes de leur mode de vie séculaire. Quelques-uns ont bien essayé de s'insurger, mais les représailles et la répression ont été si violentes qu'ils ont dû, la mort dans l'âme, faire soumission et s'acquitter d'un tribut démesuré.

Alors, ils se taisent. Ils baissent la tête, préoccupés uniquement de survivre en ces temps de misère.

Mais, malgré ces manifestations bien réelles de sa présence, l'enfant ne sait toujours pas qui il est.

Chaque fois que des Roumis viennent jusqu'au village, l'enfant tourne autour d'eux, les observe, les suit de loin, les écoute et tente de deviner sous quels traits se cache cet homme qui dispose de

pouvoirs tels que le village tout entier retient son souffle dans l'attente des décisions qu'il prendra, des sanctions qui ne manqueront pas de tomber.

C'est peut-être lui, cet homme en costume noir et chapeau, qui, accueilli et escorté par le Caïd et le garde champêtre, vient une fois l'an prélever l'impôt, la patente. Ce qu'entre eux, ils appellent « *batineta* ». Ils ont beau dissimuler dans les forêts, lorsque son approche est signalée, leurs chèvres, leurs ânes, leurs mules, et jusqu'aux chiens de garde, ils ne peuvent échapper à ce prélèvement obligatoire. Un prélèvement dont beaucoup n'arrivent pas à s'acquitter et qui les oblige à vendre leur terre, morceau par morceau.

Il était peut-être parmi ces hommes qui sont arrivés un jour chez eux, ont réuni tous les hommes sur le terrain vague à la sortie du douar, et leur ont annoncé qu'ils devaient contribuer à l'effort de construction et de progrès voulu par madame Lafrance en allant poser des rails, casser des pierres pour les remblais des routes, creuser des fondations, transporter les matériaux et servir de maçons pour édifier des bâtiments dans le village des Roumis. C'est à cause d'eux que beaucoup d'hommes ont quitté le douar, abandonné leur famille sans plus donner de leurs nouvelles.

Un jour, l'enfant a cru le reconnaître.

Il a vu apparaître un militaire de haut rang, précédé d'une fanfare tonitruante et d'une troupe de goumiers.

L'enfant en était sûr ! Ce ne pouvait être que lui. Il portait un uniforme, une casquette à galons dorés. Il faisait beaucoup de bruit en marchant à cause des nombreuses décorations qui brinquebalaient sur sa poitrine.

Monté sur des tréteaux dressés en hâte devant la maison du Caïd, l'homme a harangué la population. Par la voix de son traducteur, il leur a assuré qu'ils n'avaient rien à craindre mais tout à espérer de madame Lafrance, qui n'avait qu'un seul souci, les couvrir de bienfaits. À condition bien sûr qu'ils se soumettent à ses

lois. Et tous ont applaudi. Tous ont crié « Vive la France ! » pendant que les enfants tout heureux agitaient des petits drapeaux qu'on venait de leur distribuer. Depuis, ils attendent les bienfaits. Comme ils attendent la pluie qui souvent tarde à venir.

Et puis un matin, l'enfant s'est trouvé au milieu d'un attroupement qui s'était formé pour suivre l'un des siens qu'on emmenait, enchaîné, au bagn de Cayenne. L'homme était condamné aux travaux forcés pour comportement irrévérencieux envers un représentant de madame Lafrance.

L'enfant a entendu l'un des soldats prononcer distinctement ces mots : « C'est la loi. »

Ses lois. C'est la loi. Si Laloi.

Il a enfin compris.

Celui dont la seule évocation faisait naître tant de peurs, tant de rancœurs, tant d'hostilité, celui que lui, l'enfant arabe qui avait tant de mal avec la langue française, nommait Si Laloi, n'était pas un homme, mais tous ces hommes-là. Et bien plus encore.

La loi, c'est elle, c'est madame Lafrance.

C'est celle dont souvent il admire le buste qui trône à l'entrée de la mairie du village. Une femme qui serait plus puissante que n'importe quel homme. Que tous les hommes de la tribu.

XV

Aux temps bénis des Colonies, les poètes chantent le visage de madame Lafrance : « Elle a le visage aux couleurs de la France : les yeux bleus, les dents blanches et les lèvres très rouges. » Les trois couleurs de l'Empire.

Madame Lafrance, en tenue d'apparat, crinoline et chapeau à voilette, exulte. C'est aujourd'hui son sacre. Son triomphe.

En cette journée radieuse de mai mille neuf cent trente et un, elle est saluée par les milliers de visiteurs qui se pressent aux portes en attendant l'ouverture officielle de la Grande Exposition coloniale, « vivante apothéose de l'expansion », selon la belle expression de l'un de ses servants.

Madame Lafrance, épuisée par tant de douloureuses campagnes, a bien mérité ce triomphe à elle décerné par les vivats de la troupe et l'aval des puissances qui comptent dans ce monde.

Elle vient tout juste de célébrer, en Algérie, le Centenaire de la Colonisation. Avec le faste et les pompes dignes de son rang.

À présent, pour que tous prennent la mesure des progrès accomplis grâce à des milliers d'hommes convaincus de leur mission apostolique, elle met en scène, dans des décors de carton-pâte et sur plus de cent hectares, les lieux et les figures les plus marquants de son empire.

Paris est pavoisé. Paris est tapissé d'affiches hautes en couleurs : ici, un homme blanc, la tête recouverte d'un casque colonial, et un vieil Arabe en turban s'enlacent fraternellement. Là, une négresse aux seins nus, souriant de toutes ses dents, porte un plateau débordant de bananes et d'ananas.

Oyez, oyez, braves gens ! Pour trois francs seulement, madame Lafrance propose un tour du monde en un jour !

Pour trois francs seulement, les visiteurs pourront admirer l'œuvre française, dans toute sa magnificence, dans toute son humanité.

Aux Français englués dans la grisaille et l'étroitesse de ciels bas et lourds, madame Lafrance veut ouvrir des horizons lumineux. Elle veut leur donner à voir la vaillance des pionniers, des preux conquérants de ces terres sauvages.

Superbement, elle ignore les appels de ces empêcheurs-de-danser-en-rond qui s'autoproclament « surréalistes ». Rien d'autre qu'un groupuscule d'agitateurs qui dénonce une mascarade et exhorte les citoyens à ne pas visiter l'exposition coloniale.

À ceux-là, l'un de ses plus fidèles représentants rétorque par une remarquable envolée dont on peut saisir quelques bribes tout au long de la visite : « Le plus grand fait de l'histoire... apothéose... élan... jaillissement... notre emprise... notre idéal est tellement... la mère patrie à l'épreuve du sang... nation à l'immortel génie. »

Sous les flonflons de la fanfare, accompagnée de prestigieux invités, dont un empereur, un vrai, et un sultan, un vrai, madame Lafrance commence sa visite au bois de Vincennes transformé et aménagé à grands frais pour accueillir l'Exposition. Les allées sont bordées de palmiers plantés en terre pour la circonstance, et les villages, reconstitués à l'identique, semblent plus vrais que nature.

Madame Lafrance passe d'abord ses troupes en revue.

Ils sont là, les soldats coloniaux bâtisseurs d'empire.

Ils sont là, les chasseurs d'Afrique, les beaux légionnaires sentant le sable chaud, les goumiers et les spahis en sarouel et burnous rouge d'apparat.

Les zouaves, ces troupes d'élite reconnaissables à leur chéchia rouge et qui ont tant œuvré pour la gloire de madame Lafrance, présentent les armes, tandis que les tirailleurs sénégalais font la joie des badauds ébaubis.

Ils sont là les notables, les dignitaires en boubous bariolés, en burnous et turban. Alignés sur son passage, déférents, ils s'inclinent, la main sur le cœur.

Elles sont là, vraiment là, les belles Mauresques des cartes postales, et chaque soir, au son des *ghaïta* et des *derbouka*, à *La Belle Fatma*, un cabaret décoré à l'orientale, elles régalent les spectateurs de leurs danses, ô combien suggestives, ô combien aguichantes !

Madame Lafrance est fêtée, admirée.

Madame Lafrance s'admire.

Madame Lafrance se congratule.

Ils sont là, les figurants asiatiques, africains et australiens de ces attractions foraines, de ce spectacle tout entier dédié à la pérennité, à la grandeur de sa présence sur les terres conquises. Rien ne manque pour créer l'illusion : habitats rudimentaires des peuplades noires de l'Afrique Équatoriale Française sous forme de cases en terre séchée recouvertes d'un toit de paille ; villages arabes avec, garantis authentiques, des tentes de nomades et des chameaux placides ; souks marocains bruissant des activités des artisans habiles et des commerçants âpres au marchandage ; paillotes, pavillons à pagodes et richement ouvragés du Tonkin, du Cambodge et de l'Annam ; palais, mosquées, temples khmers et autres lieux si caractéristiques des croyances et des coutumes exotiques de ces terres qui, il n'y a pas si longtemps, croupissaient dans l'ignorance et la barbarie.

Quelques ethnologues et anthropologues, des spécialistes de la classification des races, invités à rehausser de leur présence la cérémonie, sont tout à leur bonheur. Ils pourront se livrer à des observations sur un matériau vivant – quelle aubaine ! – sans avoir à se déplacer dans des contrées aussi lointaines que dangereuses.

Suivie de son cortège, madame Lafrance se promène le long de l'avenue des Colonies Françaises, puis elle emprunte l'avenue de l'Afrique du Nord.

Elle s'arrête longuement dans chaque pavillon. Elle s'attarde sur la place de l'Afrique Occidentale Française, où nègres et négresses en boubous, vivement applaudis par un public hilare, se livrent à une exhibition de leurs danses traditionnelles si... si singulières, et si primitives, il faut bien le dire.

Elle assiste à une leçon de français pour indigènes illettrés dans une salle de classe fidèlement reconstituée : tableau noir, pupitres de bois et vrais indigènes, jeunes et vieux, si émouvants dans leur désir d'apprendre, de se hisser au niveau des races supérieures.

Elle écoute gravement les explications et les rapports des administrateurs de ses possessions, qui la suivent, le petit doigt sur la couture du pantalon. Elle se penche avec fierté sur les courbes et les graphiques représentant ses réalisations humanitaires et grandioses : routes, ponts, hôpitaux et voies ferrées.

Tout au long de sa visite, les joues rougissantes de plaisir, elle ne se lasse pas de se remémorer le dithyrambe d'Albert Sarraut, son ministre des Colonies saluant son œuvre : « Dans l'argile informe des multitudes primitives, elle modèle patiemment le visage d'une nouvelle humanité. »

Et pendant ce même temps, au Jardin d'acclimatation, pas très loin de là, dans des enclos spécialement aménagés derrière des palissades, des Kanaks, mâles et femelles, présentés sous le label « échantillon de cannibales » importés de Nouvelle-Calédonie, se livrent à des activités et des spectacles qui donnent la pleine mesure, si besoin était, de la distance entre « cette race sauvage, étrange, brutale... le plus bas ordre de l'humanité » et les peuples conquis qui n'auraient jamais pu parcourir seuls le très long chemin qui mène au progrès et à la civilisation sans la bienveillance tutélaire et totalement désintéressée de la France.

XVI

Le ciel pâle et gris, comme vidé de sa substance, met des reflets d'étain sur la mer. Une clarté diffuse accentue la découpe sombre des monts qui s'avancent très loin dans les eaux et semblent obturer l'horizon.

Est-ce la fin du jour ? Nulle trace dans le ciel pour en affirmer l'imminence. Et rien non plus dans la nature environnante ne semble annoncer la gloire d'un été pourtant très proche.

Deux hommes marchent sur la plage.

L'un d'entre eux, le visage grave, discourt sur un ton passionné. Ses paroles sont accompagnées de gestes véhéments.

« Te souviens-tu de ce que j'écrivais il y a seulement six ans, après mon séjour en Kabylie en 1939 ? Je les revois encore, ces enfants en loques qui disputaient à des chiens kabyles le contenu d'une poubelle... et ces autres qui s'évanouissaient de faim dans les écoles. C'était la vérité ; une vérité criante mais révélatrice. J'ai dénoncé en son temps cette exploitation intolérable du malheur. Rien, non rien n'a changé depuis. Sais-tu qu'aujourd'hui encore, la ration attribuée à l'indigène est inférieure à celle qui est attribuée à l'Européen ? Elle l'est dans les principes, puisque le Français a droit à trois cents grammes par jour et l'Arabe à deux cent cinquante grammes. Elle l'est encore plus dans les faits, puisque l'Arabe touche cent cinquante grammes... »

Il s'arrête un instant. Son regard se porte sur le jeu des affleurements blancs de l'écume à la surface des eaux sombres. Puis il se retourne vers son compagnon. Celui-ci, tête baissée, semble attentif seulement à éviter les nombreuses touffes d'algues et les rochers épars sur le rivage.

Il continue, sur le même ton :

« C'est une tautologie que de dire que la misère accroît les rancœurs. Un peuple qui ne marchande pas son sang dans les conditions actuelles est fondé à penser qu'on ne doit pas lui marchander son pain... Depuis la conquête, il n'est pas possible de dire que la politique française coloniale en Algérie se soit montrée très cohérente... Ce qui s'est passé ces dernières semaines dans le Constantinois... Comment accepter les massacres sauvages et la répression tout aussi sauvage qui ont enténébré les fêtes de la Victoire ? »

Les deux hommes poursuivent leur marche. Ils contournent un grand rocher noir criblé d'une multitude de petites cavités. À peine l'ont-ils dépassé qu'une silhouette sombre s'en détache. C'est un jeune homme. Presque un enfant encore. Il s'assoit sur le sable. Il ramène les genoux contre sa poitrine, les enserme fortement de ses bras, comme pour comprimer une douleur physique. Les yeux fixés sur l'horizon blafard, il se balance d'avant en arrière. Les paroles qu'il prononce ne sont d'abord qu'un murmure indistinct. Un étrange soliloque.

« Fallait pas partir... Si j'étais resté au collège, ils ne m'auraient pas arrêté... Les automitrailleuses, les automitrailleuses, les automitrailleuses... Y en a qui tombent... y en a qui courent parmi les arbres... L'ancien combattant qui empoigne un clairon... Est-ce la Diane ou la guerre sainte ? Ils disaient... ils me disaient : "Tu seras exécuté demain"... »

Loin devant, les deux hommes sont arrivés à l'extrémité de la baie. Ils s'immobilisent un moment avant de retourner sur leurs pas.

Le dialogue, un instant interrompu, reprend.

Le deuxième homme dit :

« Mais je pense – et je sais bien, Albert, que tu partages mon point de vue – que rien ne légitime les atrocités commises sur des civils, sur des innocents, quels qu'ils soient... Des tueries odieuses et injustifiables. Injustifiables, il faut le dire ! On vient de publier les

premiers bilans ! D'un côté cent deux morts, et plus de cent blessés français. Parmi eux, des femmes et des enfants. Et de l'autre, des représailles qui dépassent en férocité tout ce qu'on aurait pu imaginer... On n'a pas lésiné sur les moyens de calmer le soulèvement, d'enlever à tout jamais aux émeutiers, à tous les Arabes, toute velléité de recommencer pareille révolte. On parle de... de plusieurs milliers de morts, mais on se refuse à donner des chiffres... Oui, tout a été mis en œuvre... Les avions, les bâtiments de guerre, les parachutistes... et les tirailleurs sénégalais qui n'ont pas été les plus... les plus tendres... Quant aux miliciens, pris de folie meurtrière sous prétexte de vengeance, ils ont taillé dans la masse, avec la bénédiction des autorités locales... sans discernement, avec un aveuglement et une haine... »

Il hésite un court instant :

« Les récits qu'ont faits les témoins de chaque camp sont... proprement insoutenables. Des mains tranchées, des cadavres mutilés, des familles entières décimées, des hommes précipités du haut des falaises, des exécutions sommaires, des villages détruits, bombardés par les forces navales... »

Comme en écho, l'enfant, toujours assis, continue à soliloquer. À qui raconte-t-il son histoire ?

« À la tête du cortège, il y avait des scouts et des camarades du collège qui m'ont fait signe, et je les ai rejoints... sans savoir ce que je faisais... Immédiatement... la fusillade, suivie d'une cohue extraordinaire... La foule... la foule refluant et cherchant le salut dans la fuite... Une petite fille écrasée dans la panique... »

Il se prend la tête dans les mains.

« Et dans la librairie, cette femme, mon professeur de dessin... Elle criait... elle criait... elle m'a dit : "Eh bien, Kateb, la voilà votre révolution ! Vous êtes content ?" »

Il crie presque :

« Mitraille... mitraille... chaises... bouteilles... branches d'arbres taillées en chemin... les tirailleurs sénégalais... »

Les deux hommes arrivent à sa hauteur. Mais ils ne semblent pas remarquer cette masse sombre, recroquevillée et tremblante sur le sable.

Le jeune homme relève la tête, les regarde passer. Puis il se lève. Il les suit. Il entend nettement l'un d'entre eux prononcer ces mots :

« Chacun s'autorise du crime de l'autre pour aller plus loin... C'est un fait : les massacres de Guelma et de Sétif ont provoqué chez les Français d'Algérie un ressentiment profond et indigné. Mais la répression qui a suivi a développé dans les masses arabes un sentiment de crainte et d'hostilité. Cela fait bien longtemps que je le dis : ce peuple est un peuple de grandes traditions et dont les vertus, pour peu qu'on veuille l'approcher sans préjugés, sont parmi les premières, mais il semble avoir perdu aujourd'hui sa foi dans la démocratie dont on lui a présenté une caricature. Il espère atteindre autrement un but qui n'a jamais changé et qui est le relèvement de sa condition. »

L'air accablé, son compagnon hoche la tête. Sur un ton qui laisse apparaître une réelle inquiétude, il dit :

« Maintenant que la haine s'est montrée à visage découvert, dans le plus hideux et le plus terrifiant de ses visages, il est certain que de part et d'autre, on n'oubliera pas cette date fatidique du huit mai mille neuf cent quarante-cinq. Ce jour même où des millions d'hommes fêtaient la victoire sur la barbarie fut aussi le jour où, pour la première fois, le drapeau algérien a été brandi et aussitôt éclaboussé du sang d'un jeune Arabe. Quant à mesurer l'amplitude de ce séisme meurtrier... nous devons nous attendre tôt ou tard à des répliques... »

Le jeune homme n'est plus qu'à quelques mètres derrière eux.

Il presse le pas. Il les rejoint. Il les dépasse. Surpris, ils s'arrêtent. Face à eux, un jeune homme au regard farouche, un Arabe qui les

dévisage en silence. Ils ne l'ont pas entendu arriver. Ils ne saisissent que les derniers mots qu'il lance en se mettant à courir :

« L'Algérie est irascible... car ce pays n'est pas encore venu au monde... trop de pères... »

La suite de ses paroles est emportée dans sa course. Interloqués, les deux hommes n'ont pas le temps de réagir. Il est déjà loin.

Les deux hommes se taisent. Songeurs, ils poursuivent leur promenade sur la plage balayée à présent d'un vent aigre et frais. Ils atteignent une falaise en surplomb qu'ils escaladent tous deux avec une agilité qui révèle une longue habitude de ces lieux. Et ils arrivent sur un vaste terrain parsemé d'herbes sauvages et d'amas de pierres.

Le jour s'étrécit et le soir tombant peuple d'ombres le chemin bordé de colonnes en ruines qui les mène vers la sortie.

Lorsqu'ils se séparent, Camus, pris soudain de frissons, remonte le col de sa veste et, les mains dans les poches, s'enfonce dans la nuit.

XVII

Ce serait un petit matin blafard soudain transpercé d'une vive lueur.

Ce serait un oiseau blanc affolé dans un ciel hachuré d'éclairs.

Ce serait une langue de feu déversée par des oiseaux d'acier.

Personne ne sait encore nommer cette vague d'incandescence soudain répandue.

Ce seraient des hommes, des femmes, des enfants éperdus, fuyant la vague brûlante et mortelle.

Ce seraient, incessantes, terrifiantes, des déflagrations au cœur de ténèbres indues.

Des lambeaux de soleil s'accrochent et s'incrument sous les yeux, dans la peau, dans la mémoire. À jamais.

Là-haut, assis dans leurs engins semeurs de mort, sanglés dans leur ceinture de sécurité, des hommes incrédules contemplent l'effet de leurs « bidons spéciaux ».

Une coulée de lave bouillonnante serpente à travers les rues du douar, lèche les murs de terre et ne laisse derrière elle qu'amas de cendres pulvérulentes.

Ce torrent de feu qui creuse le gouffre de l'irréparable s'appelle napalm.

Ce serait dans l'obscur, dans l'illusoire protection des grottes et des abris, l'attente du jour dont on ne sait s'il renaîtra parmi les cendres.

L'enfant court sur les chemins de poussière. Il trébuche sur les gravats.

Il pleut des pointes de feu.

Il pleut des éclats de lumière.

Cours mon fils, cours !

Ne t'arrête pas !

Ce serait une larme sur une joue d'enfant.

Un regard qui questionne.

Et l'heure de l'infinie douleur.

Ce serait une mère. Des mères.

Et dans le regard de ces mères le désespoir le plus terrible qui puisse se vivre.

Ce serait, inattendu en ce jour de guerre, le sourire d'une petite fille. Un sourire confiant, parce qu'elle ne sait pas, parce qu'elle serre très fort la main de l'espoir, parce que, pour l'enfance, la vie se réinvente chaque matin, même si le feu et la fumée dérobent le ciel à son regard.

Instant pétrifié dans un été dévasté.

Ce serait, insoutenable, le regard d'un père debout sur un chemin de pierre, portant dans ses bras une petite fille. Sa fille. Elle a huit ou neuf ans. Mais qui d'autre que lui pourrait le dire ? Image arrêtée. Rouge et blanc. Car ce matin, elle avait mis sa robe blanche.

La petite fille ne sourira plus.

Elle n'entend pas le chant de l'été.

Elle ne verra plus la mer, toute proche.

Qui peut regarder la guerre dans les yeux d'un enfant ?

Cruel été.

L'enfant est tombé.

L'enfant gît au milieu des décombres.

Il ne courra plus.

L'air est cisaillé par la stridence des cris.

Ce seraient, dans la discordance des nuits, des cris jaillis d'entre les pierres. Amas de braises sur lesquels s'abat la douceur intolérable de la lumière naissante.

Paysage calciné où ne vibre désormais que la rumeur des aubes ensevelies.

Et les jours palpitent et les jours s'éparpillent en vain sur les paupières désormais closes.

Au-dessus des fosses communes, le silence s'émiette et jette son écho sanglant à la face de la haine et au fracas des bombes.

Quels noms peupleront ce silence ?

XVIII

Qui sait pourquoi les voix multiples des hommes les plus lucides sont toujours celles qui ont le plus de mal à déchirer l'opacité des silences ?

Qui sait pourquoi les cris qui montent dans l'obscurité des caves n'éclaboussent pas de sang les aubes, flétries avant même que ne se dessinent les contours du jour ?

Quand l'écho de ces cris frappe aux portes de l'histoire, qui sait pourquoi seuls l'entendent et le répercutent ceux qui refusent de sacrifier la vérité sur l'autel de l'obéissance aveugle ?

Ceux-là, hommes et femmes, luttent pour rendre la lumière à la lumière de ce pays et refusent d'ensevelir leurs certitudes sous des monceaux de mensonges.

Ceux-là ne sont pas hommes qui se laissent éblouir par l'éclat trompeur d'un soleil complice de trop de noirceurs.

Ils veulent, ils voudraient simplement faire connaître une autre France. Leur France. Une France généreuse. Fraternelle. Humaine. Simplement

Celle qui fut, en des temps pas très lointains, humiliée, terrifiée, occupée, violée par un ennemi impitoyable.

Celle qui fut sauvée par des hommes dressés contre l'intolérable, pour que jamais plus ses ciels ne soient assombris de nuit et de brouillard.

Et qui en a souvenance.

Car il est des hommes et des femmes qui refusent que d'autres femmes et d'autres hommes outragent, défigurent cette France-là, et parlent, agissent en son nom. En leur nom.

Qui refusent l'innommable.

Qui ne peuvent pas, qui ne veulent pas justifier l'injustifiable.

Qui, parce qu'il est encore présent dans les mémoires, dans leur mémoire, dénoncent « le dialogue dans l'horreur ».

Ils veulent arracher à la France ses oripeaux défraîchis et infamants de conquérante sanguinaire.

Ils veulent la faire connaître « par les meilleures de ses lois et ses hommes les plus justes ».

Ils n'acceptent pas que des crimes odieux soient commis en son nom.

Alors ils s'insurgent, objectent, désertent, désobéissent, démissionnent, témoignent, et n'ont pas de mots assez durs pour dénoncer les silences posés comme des linceuls sur les consciences.

Pour ceux qui, à mains nues parfois, dépièrrent les chemins qui montent vers la liberté, ils sont à l'honneur de la France ce qu'est la pluie à la terre assoiffée.

Ils le disent partout, ils l'écrivent, ils le chantent, ils sont « à la recherche du vrai et du juste ».

Leurs noms ? Ils s'appellent

Henri,

Germaine,

André,

Alexandre,

Madeleine,

Maurice,

Max,

Pierre,

Annie,
Daniel,
Jacqueline,
Jacques,
Francis,
Fernand,
Paul,
Léon-Etienne, dit Mohamed,
Et d'autres
Tant d'autres...

Désavoués, moqués, honnis, harcelés, poursuivis, rejetés, embastillés, éloignés dans des camps spéciaux et quelquefois exécutés au bout d'un petit matin grelottant et honteux, ils creusent cependant leur sillon, courageusement, pour des moissons futures.

Au-delà des nuits bâillonnées et lacérées par les éclairs des balles traçantes, ils inventent des lendemains fraternels et lumineux.

Qui sait si, de leur souffle, ils n'effaceront pas sur les joues rouges de la douce France, les traces de toutes ses flétrissures ?

XIX

Ce soir, l'enfant écrasé de fatigue s'endort, assourdi par le bruissement de la lumière capturée tout au long du jour.

Sous ses yeux fermés, apparaissent et disparaissent des paillettes de cette lumière de printemps qui se dépose sur les champs criblés de milliers de fleurs enfouies dans les herbes hautes et mouvantes.

Sous ses yeux fermés, les couleurs dansent encore. Il saisit le rouge velouté des coquelicots, s'attarde sur le jaune doré des jonquilles, laisse advenir le mauve discret des chardons très vite évincé par le blanc éclatant des pâquerettes pendant que défilent les asphodèles droits et fiers sur leur hampe fleurie.

Tout le jour, avec les garçons de son âge, il a joué à la guerre dans les champs. Corps à corps, avec conviction, avec violence parfois, ils se sont affrontés avant de se laisser tomber au milieu des herbes écrasées.

Ivres de soleil et de poussière, vainqueurs et vaincus ont ensuite couru jusqu'à la source. Puis, lentement, à la tombée du jour, ils sont rentrés au douar.

À présent, il dort.

Lointains, très lointains, des cris lui parviennent qui troublent à peine son sommeil.

Près de lui, ses sœurs, ses frères, tous plus jeunes que lui, plongés comme lui dans l'innocence du sommeil de l'enfance.

Aucun d'entre eux n'entendra les coups frappés à la porte, les paroles échangées entre les hommes surgis de l'ombre et les habitants du douar.

Aucun d'entre eux ne sera réveillé par les supplications et les râles qui montent au cœur de la nuit.

Au matin, le village vibre d'un seul, d'un long cri.

Stridence.

Rouge. Rouge sang

Terre marbrée de sang.

Les mouches. Les mouches affairées bourdonnent sur les corps amassés à la lisière des champs. Des centaines de corps.

Les femmes. Les cris des femmes. Leur course folle.

Lacérations.

Lamentations.

Stridence.

L'enfant court entre les maisons du douar.

Toutes les portes sont ouvertes.

L'enfant erre dans les rues du village.

Où sont les hommes ?

Impitoyable, la lumière dessine le contour de chaque visage de chaque gisant, et les angles des corps disloqués de chaque supplicié.

Et l'odeur. L'odeur déjà.

Où sont les hommes ?

À terre.

Leurs cadavres mutilés gisent à terre, dans la splendeur ordinaire d'un jour de printemps.

Ils connaissaient peut-être ceux qui sont venus jusqu'à eux dans la nuit tiède, dans l'obscurité trop souvent complice de l'innommable.

Ils les ont peut-être reconnus, les ont appelés par leur nom.

Ils leur ont peut-être parlé.

Ils ont peut-être essayé de se défendre.

Semblables. Ils étaient semblables.

Ils baissaient pareillement leur tête sous le joug de la misère.

Ils parlaient la même langue.

Ils priaient le même Dieu.

Pareillement, leurs femmes serraient leurs enfants dans leurs bras pour les protéger des déluges de feu qui de temps à autre s'abattaient sur les douars.

En ce matin de mai mille neuf cent cinquante-sept, la guerre, revêtue de sa défroque la plus hideuse, vient d'écrire l'une de ses pages les plus sombres.

À Melouza.

Le nom de Melouza vient de s'inscrire dans l'histoire.

Faut-il ajouter, pour que tout soit accompli, que les hommes qui ont écrit cette page sont ceux-là mêmes qui luttent contre toute forme d'oppression, contre toute forme d'atteinte à la dignité humaine ?

Plus tard, les hommes surgis de la nuit parleront.

Ils diront : nous avons supprimé des traîtres.

Ils diront : seule compte La Cause.

Ils diront : nous n'avons qu'un ennemi, un seul, celui qui nous opprime et nous dépossède de notre dignité, de notre liberté.

Ils diront : tous ceux qui pactisent avec celui-là sont nos ennemis.

Ils diront : la révolution est en marche, rien ne doit l'arrêter.

Ils diront : un seul parti. Un seul combat. Un seul peuple uni derrière un seul chef !

Puis ils ne diront plus rien.

Ils recouvrirent les morts d'un linceul de silence.

L'enfant marche dans les rues du village.

Partout, partout la mort a laissé son empreinte.

L'enfant court.

L'enfant retourne aux champs.

Il se cache au milieu des herbes.

Rouge. Rouge, le sang des coquelicots.

Jaune. Or des jonquilles...

Ne plus voir. Ne plus entendre.

Il enfonce son visage dans la terre.

Il voudrait que la terre l'engloutisse.

Qu'elle s'ouvre sous le poids conjugué de toutes les violences. De tous ces cadavres encerclés.

Qu'elle s'ouvre pour engloutir les cris, absorber les peurs, ensevelir la haine, et avec elle l'insupportable mensonge de la lumière.

XX

Ils ont le même goût pour les jeux. La même envie de liberté, de soleil, de défis.

Dans la cour, à la récré, quand ils jouent et doivent affronter les autres, ils sont toujours du même côté. Mais il leur arrive aussi de se taquiner. De s'asperger d'eau. De se bagarrer. De s'insulter.

Quelle que soit l'issue des bagarres, en sortant, ils refont le chemin ensemble.

Ils dévalent les rues en pente, enfourchent les rampes, jouent à celui qui sautera le plus grand nombre de marches, tapent le ballon sur un terrain vague, s'aventurent jusqu'au grand boulevard pour respirer l'odeur de la mer et regarder les bateaux, poursuivent les chats qui détalent avec des miaulements terrorisés, slaloment entre les étals du marché au risque de les renverser, bousculent les chalands, se font apostropher par les commerçants furieux, se mêlent aux badauds qui se délectent des disputes si fréquentes, saisissent au vol des paroles crues qu'ils reprennent à tue-tête, et enfin, arrivés au bout de la rue aux arcades, se séparent.

Ils n'habitent pas le même quartier.

Pierre rentre chez lui. Il habite au pied de la ville arabe, dans le quartier européen.

Quelques centaines de mètres plus loin, l'enfant retrouve les siens dans la Casbah.

Certains jours, il arrive que Pierre, sans le dire à sa mère qui tremble pour lui en ces temps troublés, accompagne l'enfant jusque chez lui.

Ensemble, après avoir passé les barrages des militaires, ils parcourent les ruelles de la vieille-ville.

Quand ils arrivent devant la maison, après avoir poussé la porte, l'enfant précède son ami à l'intérieur du vestibule qui s'ouvre sur un patio lumineux, tapissé de mosaïques blanches et bleues.

Là, il est accueilli par le sourire de la mère de l'enfant. Par les odeurs, pour lui caractéristiques de ces lieux, du thé à la menthe et des beignets. Par les paroles de bienvenue de la grand-mère, tout de blanc vêtue, assise sur une peau de mouton et qui, tout le jour, pétrit et roule entre le pouce et l'index, des petits bouts de pâte dont elle fait des vermicelles.

Pierre est fasciné par le mouvement régulier et presque machinal de ses doigts qui d'instinct prennent l'exacte mesure de chaque morceau de pâte qu'elle laisse tomber dans le tamis.

Il pourrait passer des heures à la regarder.

Il regrette de ne pas comprendre ce qu'elle lui dit. De ne pas pouvoir lui parler. Il n'a jamais appris l'arabe. À peine quelques mots. Les plus courants. Ceux qu'il a retenus à force de les entendre dans la rue ou dits par son ami. À l'école, on n'enseigne pas l'arabe. Il ne sait pas pourquoi.

Lorsqu'il a posé la question à son père, celui-ci a semblé étonné. Comme s'il n'y avait jamais pensé. Puis il lui a répondu qu'ici tout le monde était Français, parce qu'on était en France, et qu'en France, la seule langue est le français.

Il n'a pas très bien compris son explication. D'abord parce que la France, c'est un autre pays, de l'autre côté de la mer. Ici, c'est l'Algérie. Et aussi parce que pour lui et pour tout le monde, les Arabes sont simplement des Arabes. Son oncle Fernand, lui, les appelle les crouilles, les bougnoules ou bien les ratons, ou bien encore les bicots. Sans doute pour les distinguer des Français ou des Européens. Mais personne ne penserait à dire d'eux qu'ils sont Français. Même si depuis quelque temps, ils sont Français-à-part-entière. Pierre ne sait pas ce que cela veut dire, mais c'est ce que

répètent tous les jours les speakers qui donnent les informations sur Radio-Alger qu'écoute religieusement son père à la TSF.

Il a demandé à sa mère pourquoi partout on entendait dire que les Arabes étaient sales. Dans la maison de son camarade, tout est propre. Très propre. Les femmes passent leur temps à balayer, à essuyer, à secouer les tapis et à frotter les plateaux de cuivre. Il les a vues.

Sa mère, visiblement embarrassée, lui a répondu que c'était juste une façon de parler. Ou que, sans doute, les personnes qui disaient ça ne connaissaient pas bien les Arabes.

C'est vrai que dans son quartier, pourtant tout proche de la ville arabe, il n'y a pas beaucoup d'Arabes. En dehors, bien sûr, de l'épicier mozabite, des balayeurs, des marchands ambulants, du marchand de tapis et des femmes de ménage, nombreuses à venir chaque matin pour nettoyer les maisons des Européens.

Chez eux non plus on ne fréquente pas trop les Arabes. On ne les reçoit pas. Sans doute parce qu'ils ne veulent pas venir. Pierre aurait aimé recevoir son ami chez lui. Mais sans qu'il sache trop pourquoi, cela ne s'est jamais fait.

Pourtant, il est sûr que sa mère ne s'y opposerait pas.

Il en est sûr, parce qu'il n'y a pas si longtemps, elle a crié avec les autres que les Arabes et les Français étaient frères.

C'était au mois de mai dernier.

Pierre s'en souvient très bien.

Pendant plusieurs jours, il n'est pas allé à l'école.

Chaque matin, son père et sa mère le tenant par la main de peur qu'il ne se perde dans la foule, l'ont emmené au centre de la ville, sur une immense esplanade qui s'appelle le Forum.

Ils étaient des milliers à se retrouver dès le matin sur la place, en face du bâtiment du Gouvernement général.

Des Arabes, amenés par dizaines dans des camions, et des Français, d'Alger et de partout, ont défilé main dans la main. Debout au soleil, épaule contre épaule, pressés, serrés, grimpés sur des arbres, sur des poteaux, ils criaient. Ils scandaient à pleine voix algérie-française. Ils s'embrassaient. Ils se parlaient. Ils se regardaient comme s'ils ne s'étaient jamais vraiment vus.

Et pendant des heures, tout ce monde-là, uni dans une ferveur unanime, écoutait des hommes qui leur parlaient du haut d'un balcon.

Le plus souvent, Pierre, épuisé, finissait par s'endormir sur les épaules de son père.

Mais il se souvient du visage rayonnant de sa mère. De sa voix cassée à force de crier.

Il se souvient des clameurs de la foule.

Il se souvient des regards multiples éclairés d'une joie qu'il ne comprenait pas mais qu'il partageait et des airs de soleil qui semblaient s'être posés sur tous les visages, effaçant le souvenir sombre et grimaçant de la peur.

Il se souvient des drapeaux, des milliers de drapeaux brandis par des milliers de bras, et de ceux qui claquaient au vent, à toutes les fenêtres et sur tous les balcons.

Il se souvient des applaudissements enthousiastes et des youyous, quand des femmes arabes poussées au premier rang des manifestants, encouragées par la foule, ont été hissées sur une tribune pour enlever leur voile et le brûler.

Jamais Pierre n'oubliera ce bonheur qui déferlait dans les rues et balayait les bruits si horribles de la guerre.

Durant toutes ces journées, Pierre n'eut qu'une envie : partager sa joie avec son ami. Le prendre par la main et l'emmener avec lui, avec eux.

Il a cherché en vain son visage ou celui de l'un de ses copains d'école dans la foule. Mais aucun d'entre eux n'était là.

Quand les manifestations ont pris fin et qu'un matin il a retrouvé l'enfant sur le chemin de l'école, il était encore plein de cette joie, de ce désordre heureux.

Il avait du mal à contenir son allégresse.

Il a tout raconté à son ami.

Il lui a expliqué que tout avait changé. En quelques jours.

Pierre le croyait vraiment. Il croyait que quelques jours, quelques heures d'une promiscuité inhabituelle, la soudaine révélation d'une présence jusqu'alors subie bien plus qu'acceptée, une fraternisation spontanée, pouvaient suffire pour que les murs érigés depuis longtemps, depuis si longtemps, soient pulvérisés pour laisser entrer le soleil. Pour que les différences, la méfiance, les rancœurs, la haine, la peur, les rejets, oui, tout ce qui était accumulé depuis le début de leur histoire commune, s'estompe sous l'effet prodigieux de quelques slogans répétés par des milliers de personnes.

L'enfant ne savait pas.

Les cris, les clameurs, les chants n'étaient pas parvenus jusqu'à eux. Les seuls youyous qu'ils avaient entendus, et qu'ils entendaient chaque matin, étaient ceux que lançaient à l'aube les détenues du quartier des femmes de la prison de Barberousse, toute proche, pour accompagner la marche vers l'échafaud d'un condamné à mort.

Personne n'était sorti de la ville basse pour aller manifester. Personne n'avait parlé de ce qui se passait, pas très loin. Cela ne les concernait pas.

C'est bien pour ça qu'il ne savait pas que la guerre était finie. Il fallait le convaincre. Tout lui raconter pour qu'il comprenne qu'il n'y avait plus de raison pour que les barrages hérissés de barbelés continuent à les séparer. Puisque les adultes l'avaient crié, l'avaient répété. Plus aucune raison pour que les militaires en armes sillonnent les rues, le doigt sur la gâchette.

Ils devaient ensemble tourner le dos à la guerre.

Lorsqu'ils sont sortis de l'école, ils ont traversé les rues de la ville.

Là, ils ont vu que les mêmes militaires arrêtaient les mêmes passants pour les contrôler. Au-dessus de leur tête, les hélicoptères qu'on appelle *Alouette* tournoyaient dans le ciel, avec le même bourdonnement inquiétant et sinistre. Les chicanes des barrages étaient à la même place. Les titres de journaux dans les kiosques faisaient toujours le même décompte de rebelles abattus.

Et dans les regards sombres des passants qu'ils croisaient, nulle trace d'apaisement, nulle trace de lumière.

Très vite, les deux enfants ont compris.

Même s'ils les avaient poussées en appuyant très fort, de toute la force que peut donner l'innocence, les portes de la guerre n'étaient pas prêtes à se refermer.

Et tout le reste n'était que leurre.

XXI

Un soleil froid éclaire une longue, une très longue procession.

Encadrés par des Jeeps aux couleurs militaires, des hommes, des femmes, des enfants marchent sur une route.

L'enfant est parmi eux.

Il vacille. Il trébuche. Il finit par s'effondrer.

Il est épuisé.

Il a faim.

Il a froid.

Deux mains glissées sous ses bras le soulèvent.

Il n'a pas la force de se retourner pour voir qui lui vient en aide. Qui le soutient et l'oblige à avancer.

Il se remet en marche. Reprend sa place dans la procession.

Un pied devant l'autre. Un pas. Un autre. Un pas. Un autre encore.

Voilà de longues heures qu'ils marchent.

Ils ne savent pas où ils vont.

Ils ne savent pas où ils sont conduits.

Une bise glaciale, coupante, cinglante pénètre à travers leurs hardes et leur cisaille le visage, le corps, les membres.

Toute conscience anesthésiée, ils avancent cependant.

Un pas. Un autre. Un pas. Un autre encore.

Tôt ce matin, des soldats en armes sont venus jusqu'à eux.

Ils étaient nombreux. Très nombreux.

À l'approche du douar, ils ont éteint le moteur de leurs véhicules, des Jeeps que précédaient deux chars à chenilles.

Ils sont montés à l'assaut du village endormi.

Le bruit de leurs godillots était atténué par l'épaisse couche de poussière qui tapisse les sentiers menant aux gourbis.

Nul chien pour donner l'alerte. Leurs aboiements rendaient périlleuses les visites nocturnes des maquisards.

Dans l'obscur clarté qui tombe des étoiles, plus silencieux que des léopards sur les traces d'une proie, des dizaines de parachutistes ont investi le douar.

À l'intérieur des maisons, personne ne les a entendus s'approcher.

D'un seul coup de pied, ils ont défoncé les portes d'entrée faites pour la plupart d'un assemblage de planches vermoulues.

Ils ont fait sortir tout le monde.

L'enfant, réveillé en sursaut, a été poussé hors de chez lui. Il n'avait rien entendu.

Sa mère l'a serré très fort contre elle. Elle tremblait. De froid ou de peur ?

Sa sœur, sa tante et ses deux petits cousins étaient déjà debout, au milieu du chemin, tenus en joue par un soldat.

Dehors, comme lestée de plomb, la nuit n'avait pas encore cédé sa place au jour.

Ils sont restés longtemps debout au seuil des maisons. Le temps que les soldats aient fini de tout fouiller. Armés de lampes torches très puissantes, ils ont pénétré à l'intérieur de chaque maison. Dans chaque pièce, ils ont tout retourné. À coups de crosse, ils ont cassé les cruches et éventré les sacs de semoule. Ils ont jeté à terre les

maigres provisions et les quelques habits précieusement gardés dans les coffres de mariées.

Dehors, dans l'aube à peine naissante, les villageois désarmés et grelottants ne disaient mot.

Les hommes, presque tous des vieillards, gardaient les mains sur la tête.

Dans le cliquetis des armes et les jappements brefs des officiers, l'opération de ratissage se poursuivait. Les militaires surgissaient de partout.

Tout là-haut dans le ciel, l'enfant a aperçu des points lumineux qui se rapprochaient. Ce n'étaient pas des étoiles. On aurait dit les yeux luminescents d'un essaim d'insectes géants.

L'air s'est mis soudain à vibrer d'un bourdonnement de plus en plus menaçant.

C'est alors que des hélicoptères sont apparus aux yeux des habitants rassemblés au centre du douar. Des avions à plumes, comme les appellent les enfants. Ils ont commencé à tournoyer au-dessus des maisons.

On leur a donné l'ordre de se mettre en route. Sans leur dire où on les emmenait.

Personne n'a posé de questions.

Quittant leur village enveloppé tout entier d'un grand nuage de poussière, ils se sont mis en marche.

Une colonne s'est formée. Les hommes en premières lignes. Derrière eux, les femmes. Certaines d'entre elles portaient un enfant sur le dos.

Derrière elles, déjà, les premières maisons brûlaient.

À la nuit tombée, ils arrivent en vue d'un vaste terrain déboisé, entouré de fils barbelés, avec, aux quatre coins, des tours de guet.

C'est là qu'ils vont s'arrêter.

C'est là qu'ils vont vivre désormais.

Ils franchissent des portes qui se referment sur eux.

Sur ordre de l'un des soldats, ils se regroupent sur une place.

Tout de suite, les femmes se laissent tomber à terre, mais, d'un geste menaçant de leur arme, les soldats leur enjoignent de se relever.

Ils sont debout, ils attendent.

Au bout d'un temps que nul d'entre eux ne saurait préciser, ayant perdu tout repère, ils voient apparaître un officier. Il se hisse sur un podium placé au centre de la place, juste sous le drapeau tricolore.

À ses côtés, un interprète traduit ses paroles :

« Vous êtes ici dans une zone sécurisée. Nous allons attribuer à chaque famille une baraque. Si l'on vous a amenés ici, c'est parce que nous voulons vous préserver des fellagas qui viennent chez vous et vous forcent à les nourrir chaque soir, nous le savons. Ils vous obligent à coopérer avec eux, contre la France. Nous le savons. Ils vous exploitent et vous terrorisent, nous le savons. À partir d'aujourd'hui, vous êtes sous la protection de la France. Ici, on vous nourrira. Ici, on vous soignera. Mais sachez que toute personne qui tentera de sortir du camp sans autorisation sera sévèrement punie. Sachez que le centre est surveillé, nuit et jour. »

Il est interrompu un instant par les pleurs aigus d'un enfant.

Il penche un peu la tête pour repérer le coupable, puis il reprend, avant de se détourner :

« Là, vous êtes à l'abri... à l'abri des chacals, des hyènes, des sangliers et des fellagas. »

Pendant que l'officier descend de la tribune, l'enfant regarde autour de lui.

Surveiller et punir. Ce sont les seuls mots qu'il a retenus.

Le camp est éclairé par des projecteurs qui répandent une lumière crue sur des baraques alignées, séparées par des chemins de terre. L'espace, totalement isolé de la nuit, lui apparaît comme un lieu hors du temps.

C'est là qu'ils vont vivre désormais. Là où les jours et les nuits se confondent. Là où nul ne peut entendre la rumeur des saisons.

L'enfant regarde autour de lui.

Lentement, une foule silencieuse afflue vers eux.

Des visages ravagés, des regards absents, creusés d'ombres. Gestes effondrés de ces femmes qui tendent les mains vers les autres femmes comme pour les accueillir, comme pour leur faire une place et les inviter à partager leur détresse.

Madame Lafrance n'aime pas qu'on lui parle de ces camps.

Madame Lafrance n'aime pas trop qu'on évoque la présence de camps sur ses territoires. Que ce soit des camps d'internement ou des camps de regroupement.

Elle n'aime pas ce mot. Un mot chargé d'une histoire encore très proche, encore à vif.

Elle préfère le mot centre. Plus conforme à ses objectifs purement humanitaires. Ce sont donc des centres de surveillance, aménagés dans les zones de sécurité. On peut, à la rigueur, parler devant elle de baraquements. Ou mieux encore, de villages spécialement créés pour personnes déplacées.

Déjà, aux tout débuts de la conquête, elle avait préféré le terme de « cantonnement ».

Il fallait cantonner les tribus rebelles sur des territoires sécurisés. Les « resserrer » dans des villages de tentes, étroitement surveillés. Pour pouvoir les soumettre. Et puis, il fallait bien caser quelque part les paysans expulsés pour pouvoir redistribuer en toute tranquillité leurs terres aux nouveaux arrivants.

Madame Lafrance se souvient des recommandations de l'un de ses hommes. Elle en avait, à l'époque, apprécié les termes imagés : « La première chose à faire pour enlever aux agitateurs leurs leviers, c'est d'agglomérer les membres épars de ce peuple, de nous le rendre saisissable. »

Plus d'un siècle après, à partir de novembre mille neuf cent cinquante-quatre, face à une nouvelle insurrection, le problème se repose. En d'autres termes.

Depuis le début des « événements », les rebelles sont insaisissables. Ils ont pris le maquis. Ils vivent dans les djebels, organisent des embuscades et se replient dans des lieux qu'ils connaissent bien.

La solution s'est imposée. Elle est évidente. Les fellagas sont pour la plupart des paysans incultes manipulés par une poignée d'idéologues. Il faut donc les couper de leurs racines et allumer des contre-feux.

Forts de l'expérience acquise en d'autres temps et en d'autres lieux, les tacticiens au service de madame Lafrance ont pris la décision de traiter, par diverses opérations, les zones infectées, afin d'empêcher toute prolifération des idées subversives.

Pour elle, ils vont répandre leurs « pierres précieuses » sur ces terres. Opération Émeraude. Opération Rubis. Opération Topaze. Opération Turquoise. Opération Saphir. Des noms dignes de la grandeur de leur mission et du rang de madame Lafrance.

Et c'est ainsi que pour faciliter les opérations de pacification menées par ses hommes, pour enlever tout soutien à la rébellion, des zones interdites ont été créées. Les populations vivant à l'intérieur de ces zones sont déplacées, puis concentrées dans des espaces contrôlables. Des c... d'hébergement.

Et pour bien montrer qu'elle refuse tout amalgame inconvenant, pour rassurer ceux qui doutaient de l'humanité de ses intentions, madame Lafrance va expliquer à tous ceux qui s'en émeuvent, que ces c... ne sont que la première étape d'un plan de rénovation

rurale, un prélude à la mise en place de mille villages où ces malheureux vont enfin avoir accès à des conditions de vie moderne.

Il fallait y penser !

Tant pis si, pour l'instant, les « regroupés » n'ont plus de moyens de subsistance.

Tant pis si, ayant perdu tout repère, des milliers de déracinés passent leurs journées à errer dans les rue du c...

Ils ne doivent s'en prendre qu'à leurs « frères », à ceux qui prétendent vouloir reconquérir leur liberté et leur dignité par le fer et par le feu !

Dans ces c... de regroupement, des enfants meurent de faim. Chaque jour. Combien ? Quelle importance ?

Là, la chaleur des étés et les rigueurs de l'hiver tuent plus sûrement qu'une opération de représailles.

Dans ces lieux, les familles, entassées dans des pièces minuscules et soumises à une stricte discipline militaire, supportent en silence mépris et avanies de toute sorte.

Mieux que dans toute autre école, c'est là qu'ils apprennent à donner sens au mot liberté.

Là, le désespoir qu'engendrent les humiliations et la misère devient le terreau de la haine.

Cela, madame Lafrance le comprendra trop tard.

Mais peut-être qu'elle ne le comprendra pas du tout.

Car elle reconstituera ces mêmes c... quelques années plus tard. Ailleurs. Sur ses terres. Pour ceux d'entre les indigènes qui, pendant la guerre, ont choisi son camp. Ceux qui l'ont servie et défendue.

XXII

Là où vit l'enfant, à l'orée de la ville, il n'y a ni rues ni trottoirs. Ni même de routes.

On y accède par des chemins de pierre et de terre.

Là où vit l'enfant, il n'y a pas d'eau. Une seule fontaine publique, prise d'assaut tôt le matin. Il faut souvent attendre des heures pour remplir un ou deux bidons.

Là où vit l'enfant, il n'y a d'autre lumière que celle du jour, celle qui grésille sur les toits et se faufile par les interstices des parois de planches mal jointoyées.

La nuit venue, on allume des quinquets, des bougies.

L'hiver, on se serre les uns contre les autres pour avoir un peu moins froid.

L'été, on déplace quelques tôles pour laisser entrer un peu de fraîcheur nocturne.

On appelle cela des bidonvilles.

On les appelle aussi ceintures de misère. Parce qu'elles enserrant la ville.

Des dizaines de maisons. Ou plutôt des baraques. Des cahutes composées d'une seule pièce – sans fenêtre. Toits de tôle ondulée. Murs faits d'un assemblage de matériaux divers. Briques. Pierres. Planches. Cartons. Déchets ramassés dans les chantiers avoisinants. Et même, pour les plus chanceux, luxe envié, des portières de voiture avec des vitres intactes, tenant lieu de cloisons.

Ceux qui viennent jusqu'ici pour compter, surveiller, fouiller et prendre la mesure de cette misère, parlent d'habitats spontanés. Un

peu comme si des plantes nées de graines emportées par le vent avaient pris racine là où s'était arrêtée leur course. De la mauvaise herbe qui prolifère au pied de la montagne et jusque dans les grottes.

Dans le bidonville sont entassées des centaines de familles.

Il en arrive tous les jours, et de partout. De très loin parfois.

Dans le bidonville, il y a beaucoup de femmes et d'enfants.

Il n'y a pas de pères. Ou très peu.

Ceux qui sont là ne rentrent qu'à la nuit, juste avant le couvre-feu.

Tout le jour, ils vont louer leurs bras là où l'on veut bien d'eux.

Certains sont morts. Souvent, très souvent, de mort violente.

Ne subsiste plus de leur présence que le souvenir d'un youyou lancé à la face du malheur par l'une de leurs proches après la visite d'une femme envoyée par les « frères » pour annoncer la disparition. Un long cri modulé, triomphant. Un cri que reprennent des dizaines de femmes dans les maisons voisines et qui déferle comme une vague montante au-dessus des toits pour accompagner l'âme du défunt dans son ascension vers l'éternité du paradis. Car il est interdit de pleurer un martyr.

Certains sont en prison. Pris dans une rafle ou au maquis, les armes à la main.

Quelques hommes errent tout le jour dans les rues du bidonville.

Ils ont le regard vague, le corps secoué de tics.

De temps à autre, ils se jettent par terre, se recroquevillent et se protègent la tête de leurs bras en gémissant.

Emmurés dans un silence hébété, ils poussent des petits cris inarticulés ou de longs hurlements.

Ils ne savent pas répondre aux questions qu'on leur pose.

Personne ne sait qui ils sont. Personne ne sait d'où ils viennent.

Ils disparaissent parfois aussi soudainement qu'ils sont apparus.

Beaucoup de pères ont disparu.

On ne dit jamais aux enfants où est leur père.

Et les enfants ont appris à ne pas poser de questions.

L'enfant, lui, sait.

Un jour, quand ils vivaient encore au village, il a vu son père traîné dans la rue par des militaires.

Puis, sur la place, il a vu, parmi d'autres hommes du village, son père agenouillé face à un mur, les bras sur la tête.

Il a vu son père frappé. À coups de pied. À coups de crosse.

L'enfant était caché derrière un arbre.

Cela a duré longtemps.

L'enfant n'a pas bougé.

C'est depuis ce jour-là qu'il a dans la bouche un goût étrange que rien ne peut dissiper. Un goût à la fois acide et amer.

L'enfant a nettement entendu ce que disait l'officier à ses soldats. Il en a retenu chaque mot : « Les bicots, quand ils ne sont pas agenouillés à vos pieds, ils sont debout derrière vous, prêts à vous planter un couteau dans le dos ! Surtout ne l'oubliez pas ! »

L'enfant a compris ces mots. Et lui non plus ne les a pas oubliés.

C'est aussi ce jour-là qu'il a appris que son père n'était qu'un sale bicot. Un sale bougnoule. Un salopard de fellaga.

L'enfant a tout vu. Tout entendu.

Mais quand son père est rentré le soir, le visage tuméfié, il n'a pas dit un mot.

Le lendemain, lorsqu'ils se sont réveillés, le père n'était plus là.

Mais il y a les mères.

Les mères, elles, sont là.

Sans cesse harcelées par les soldats à la recherche de quelque renseignement sur l'époux, le fils ou le frère absent, sans même avoir eu le temps de sécher leurs larmes, sans avoir eu le temps de réunir leurs biens et leurs hardes, elles ont quitté leur village et sont venues se réfugier dans l'anonymat, la sécurité illusoire et l'ombre de la grande ville.

Beaucoup de mères travaillent. Elles aussi louent leurs bras. Là-bas. Dans la ville européenne.

Gardés par les grandes sœurs assises sur des pierres aux abords des baraques, les enfants pataugent pieds nus dans les rigoles puantes. Le visage barbouillé de poussière et le corps brûlé de soleil, ils épuisent le jour dans des jeux guerriers où les vainqueurs sont toujours du même camp.

Parfois, une voiture s'arrête à la lisière du bidonville. Des femmes en descendent. Des Françaises. Les Roumийettes apportent des médicaments. Certaines d'entre elles parlent même arabe. Elles regroupent les enfants. Elles leur font des piqûres. Des vaccins, disent-elles. Elles leur mettent des gouttes dans les yeux. Elles soignent les plaies de ceux qui sont blessés. Puis, soucieuses de se conformer aux ordres du préfet, elles remballent tous les produits de peur qu'ils ne servent à soigner des fellagas blessés.

Avant de partir, elles distribuent aux mères des vêtements ou des boîtes de lait. C'est alors la ruée.

Tout le monde ici attend leur visite avec impatience. Elles sont douces. Elles sont bonnes. Elles n'ont pas le regard de ceux et celles qui n'ont pas de regard pour ceux qui ne sont pas comme eux.

Néanmoins, l'enfant ne se mêle pas aux autres. Il attend que la visite soit finie pour sortir de chez lui.

D'autres fois, ce sont des Jeeps chargées de militaires.

Dès qu'ils pénètrent dans le bidonville, les rues se vident instantanément.

Ils rentrent dans les maisons. Ils fouillent partout. Ils ont des listes de noms. Mais ils ne trouvent jamais rien de ce qu'ils cherchent. Alors ils s'en vont.

Pour aider sa mère à nourrir ses frères et ses sœurs, l'enfant travaille.

Lui aussi part chaque matin dans la ville européenne.

Avec l'argent gagné en portant les paniers des femmes à la sortie du marché, il a acheté des brosses et des boîtes de cirage. Avec quelques planches, il a fabriqué une boîte en bois pour les transporter.

Chaque matin, il s'installe sous un arbre, près de la porte d'un grand café.

Il attend.

Il tape sur sa boîte.

« *Ciri Missieu ! Ciri Missieu !* Comme la glace de Paris ! »

En entrant ou en sortant du café, des hommes l'appellent : « Yaouled ! »

Il se précipite.

Il sort de sa boîte ses instruments.

Soigneusement, vigoureusement, consciencieusement, il cire les chaussures des hommes qui ne le regardent pas. Qui fument ou discutent pendant qu'il s'active à leurs pieds. Qui lui jettent quelques centimes quand il a fini.

« *Ciri Missieu ! Ciri Missieu !* Comme la glace de Paris ! »

Il baisse la tête

agenouillé lui aussi

comme son père

il courbe les épaules

s'applique

s'applique à brosser

à frotter

à lustrer

Jusqu'à capturer la lumière.

Quelques fragments de lumière qu'il échange contre quelques pièces.

XXIII

Madame Lafrance est divisée.

Madame Lafrance est fébrile.

Ses hommes s'affrontent dans des rues dévastées.

Des hommes qui défendent le même drapeau. Les mêmes couleurs.

D'un côté, ceux qui se réclament de la lignée et de la race des conquérants. Ceux qui clament, à la suite de l'un de leurs plus ardents défenseurs, l'écrivain algérien Louis Bertrand : « Nous sommes les légitimes propriétaires du pays. »

Parmi les miliciens, engagés à leurs côtés, des officiers déserteurs, des militaires, parachutistes ou légionnaires. Ceux-là, par un retournement étrange dont seule l'histoire a le secret, reprennent à leur compte les déclarations et les arguments des déserteurs, des objecteurs de conscience qui ont refusé d'être incorporés dans le contingent des appelés d'Algérie : le devoir de désobéissance, l'insoumission nécessaire quand des exigences morales supérieures à la raison d'État l'imposent.

Pour l'armée, ce sont des officiers félons.

Ces officiers perdus sont entrés dans l'action clandestine. Ils ont créé une armée secrète.

De l'autre côté, des soldats républicains, loyalistes, pour la plupart étrangers à cette terre, des appelés ou des militaires de carrière chargés de faire régner l'ordre et de permettre l'application des accords âprement négociés à Évian, une ville d'eaux de la métropole, et qui obéissent aux instructions données par la mère patrie. Ils continuent de servir madame Lafrance.

Le spectre d'un « État algérien souverain » hante les rêves des hommes et des femmes qui ont toujours cru à l'éternité d'une Algérie française, et qui veulent encore y croire.

Ils crient chaque jour leur colère à la face de madame Lafrance.

Un État algérien souverain ! L'homme qui a osé prononcer ces paroles inouïes, l'homme qui a osé envisager l'inenvisageable, n'est rien moins qu'un des leurs. Ce n'est ni un étranger, ni un fellaga. C'est un héros de la Résistance en qui ils avaient aveuglément cru lorsque, à peine quelques années plus tôt, les bras levés en V de la victoire, il avait prononcé, à leur intention, cette formule magique : « Je vous ai compris ! »

À cet homme, surnommé par eux le grand Charles, aujourd'hui ils répondent : « Tu vas nous comprendre ! »

Non ! La paix qu'il ose qualifier de « paix des braves » n'est pas la leur. Et puis, qui sont les braves ? Les égorgeurs du FLN ?

Ils n'ont rien signé, eux, les Français d'Algérie ! Non ! Contrairement aux déclarations faites par de Gaulle, la République algérienne indépendante n'existera pas. Ne sera pas.

Il est bien fini le temps où l'on jetait des roses sur les convois de troupes allant dans les djebels pour y mener des opérations de pacification.

Madame Lafrance a traité avec les fellagas.

Madame Lafrance les a trahis !

Madame Lafrance a conclu avec les bicots un marché dont ils sont les dupes. Et ils brandissent le droit de légitime défense.

Les insurgés tirent sur les soldats du contingent.

Les soldats du contingent tirent sur les insurgés.

Les uns parlent de trahison. Les autres de fidélité.

Les uns s'enfoncent dans la violence, une violence aveugle ; les autres, pressés d'en finir avec une guerre meurtrière et « inutile »,

tentent de faire face au déchaînement de cette violence dont, chaque jour, ils sont l'une des cibles.

Tous ont les yeux cernés par les nuits sans sommeil. Nuits bleues. Nuits ponctuées de *Stroungas*, les explosions des charges de plastic disséminées un peu partout dans la ville. Nuits rythmées par les concerts de casseroles. al-gé-rie-fran-çaise. Crépitement des mitraillettes. Sécheresse des détonations, de part en part. Hululements des sirènes d'ambulance qui, sans trêve, tracent de longs sillons d'angoisse dans les rues.

Partout flotte une odeur étrange.

Madame Lafrance ne se reconnaît plus en ces lieux.

Les murs semblent suinter une odeur de peur et de haine.

Oubliées, les folles journées de la fraternisation factice !

Oubliées, les paroles des utopistes qui affirmaient que les fils de cette terre, arabes et français, pourraient peut-être, au bout de plus d'un siècle de cohabitation, enfin « unir leurs différences » pour former une race nouvelle ! Une race qui ne serait pas née de la fusion des seules races européennes en Algérie, mais de toutes les races vivant en ces lieux.

Nettoyés à grands jets d'eau après chaque attentat, les trottoirs portent des traces brunâtres, pour longtemps indélébiles.

Là, un homme couché près d'une porte cochère. Agonisant. Des bulles de sang affleurent au coin de ses lèvres. Le jeune homme qui vient de lui tirer une balle dans la nuque souffle sur le canon de son arme comme il l'a vu faire dans les westerns. Puis il se dirige vers la voiture qui l'attend, moteur allumé, portière ouverte. Il monte. Il s'assoit à côté de son compagnon qui démarre en trombe. Première cible de la journée à inscrire à leur tableau de chasse. Ils vont probablement continuer tout le jour leur mortelle randonnée.

Plus loin, par terre, on dirait un paquet informe de linge blanc ensanglanté. C'est une femme que quelqu'un a charitablement recouverte de son haïk. Ses mains serrent toujours son filet à

provisions. Encore une femme de ménage, encore une victime de « l'opération fatmas », se disent les passants qui font un détour pour éviter le cadavre qui reste là, jusqu'à ce que l'une des ambulances débordées vienne l'emmener à la morgue de l'hôpital.

Sangs mêlés, larmes des mères, longues lamentations, stridence des cris qui longtemps vrillent les oreilles

Rideaux baissés des magasins. Ordures amoncelées jusqu'au milieu de la rue. Odeurs putrides.

Tirs de mortier. De bazookas. De roquettes. Cadavres éventrés.

Odeur de sang. Odeur de poudre. Au-dessus des toits et des terrasses de la ville arabe, montent des colonnes funèbres de fumée qui dérivent longtemps avant de disparaître, comme absorbées par le rayonnement inaltérable du soleil.

Les bidasses patrouillent, la peur au ventre. La mort peut surgir à tout moment, au coin de chaque carrefour. Ils ont les doigts crispés sur la gâchette de leurs armes enchaînées à leur bras pour que d'éventuels tueurs ne puissent pas s'en emparer. Ils souffrent, ils se sentent mal, parce que les autres, en face, les qualifient de troupes d'occupation.

Les tireurs sont partout. Au détour d'une rue en apparence déserte, en apparence paisible. Sur les toits et les terrasses. Embusqués dans les balcons et derrière les fenêtres des bâtiments qui bordent les rues des quartiers européens.

Murs tapissés d'affiches lacérées. Des slogans : « OAS vaincra ». « Aux Armes Citoyens ! » Sur fond de croix celtique, parce qu'il faut se démarquer de l'emblème à présent honni : la croix de Lorraine.

L'OAS frappe où elle veut. Qui elle veut. Quand elle veut.

Pendant ce temps, dans chaque camp, l'on se terre, l'on compte ses morts, l'on tente de se prémunir contre les tirs d'obus de mortier qui, de temps à autre, rappellent aux habitants de quel côté est la force, et que tout peut encore basculer.

On allume partout les feux du désespoir.

Incendiés avec des bombes relais au phosphore, la bibliothèque universitaire et les bâtiments avoisinants de l'université !

Mitraillés, les casernes et les commissariats !

Exécutés, les libéraux, les avocats, les instituteurs, tous les non sympathisants de la cause !

Plastiqués, les locaux d'habitation et les bâtiments publics : les hôpitaux, les écoles, les mairies, les postes, les magasins, les services administratifs ! L'œuvre de la France ne doit pas lui survivre !

Et dans les émissions pirates, écoutées chaque jour sur les ondes, l'on promet la grande apocalypse : « Nous incendierons tous les puits de pétrole et de gaz, nous minerons les barrages, nous détruirons les usines d'électricité et de gaz. »

Défis ultimes. Désespoir. Dérison.

L'on va même jusqu'à porter la guerre dans la métropole. Avec les mêmes méthodes.

Madame Lafrance est ébranlée. Il lui faut défendre son honneur.

En terre d'Algérie, des drapeaux tricolores sont brûlés par ceux-là mêmes qui, peu de temps auparavant, en pavoisaient fenêtres et balcons.

L'honneur de madame Lafrance, en ses symboles les plus sacrés, est foulé aux pieds.

Madame Lafrance sait désormais qu'ici, ses jours sont comptés.

XXIV

L'enfant, sur les hauteurs de la ville blanche, est debout sur une terrasse.

Les yeux plissés pour atténuer l'intensité de la lumière, il regarde la mer.

Une rumeur monte jusqu'à lui. Une rumeur indistincte, faite de centaines ou de milliers de cris, d'appels, et peut-être, peut-être de sanglots.

Plus bas, le port grouille d'une foule innombrable. Une foule qui s'agite en tous sens. Partout des valises, des sacs, des ballots, portés, traînés ou abandonnés sur les terre-pleins à l'intérieur de l'enceinte du port.

De là où il est, il a l'impression de voir des fourmis affairées qui toutes n'ont qu'un seul but : s'enfoncer dans les entrailles des navires qui sont à quai.

Plus loin, au large, d'autres bateaux, immobiles, attendent.

L'enfant distingue nettement des militaires debout sur la jetée et aux portes d'entrée de l'espace portuaire. De temps à autre, il est ébloui par l'éclat tranchant d'un fusil pointé vers l'intérieur des terres.

Çà et là, quelques carcasses de voitures calcinées.

Dans la cité dévastée, la peur est encore là.

Les rues de la ville lui sont interdites.

Alors, dès le matin, il monte sur la terrasse.

Oublieux de tout, il contemple la mer.

Jour et nuit, dans le silence atterré d'une ville ravagée par la haine, des explosions ponctuent le décompte final.

Chaque jour, envoyés par la mère patrie pour ramener vers elle ses fils et ses filles abasourdis, affolés, désorientés, désespérés, des bateaux accostent – pour quelques heures seulement.

Ils n'ouvrent leurs cales qu'au moment du départ. Ils n'ont plus rien à décharger.

Sur les quais encombrés, des familles entières attendent. Depuis plusieurs jours parfois. Elles attendent sous le soleil impitoyable de ce mois de juin, dans la chaleur, la poussière, et l'angoisse des lendemains.

À peine les passerelles sont-elles descendues que les bateaux sont pris d'assaut. Et l'on se presse, l'on s'écrase, l'on se bat presque pour y trouver place, pour quitter cette terre devenue à jamais étrangère.

Les bâtiments se succèdent dans un va-et-vient incessant.

Depuis plusieurs semaines maintenant, bravant les ordres donnés par les chefs de d'une insurrection à bout de souffle, les Français d'Algérie n'ont qu'une seule obsession : partir. Trouver refuge au sein de la mère patrie.

Ils vont revenir sur la terre de leurs ancêtres lointains, une terre que certains d'entre eux n'ont jamais foulée. Comme des migrants qui reviendraient chez eux après un long, un très long exil.

Posté sur une des terrasses de la ville blanche, l'enfant, sentinelle de la mémoire, observe l'étrange ballet nautique sur la mer bleue et calme.

Il y a là des paquebots, des cargos, des transbordeurs, des chalutiers, et même des bâtiments militaires.

Tous battant pavillon français.

Ils arrivent. Ils repartent.

Sur le flanc de chacun d'entre eux est écrit un nom.

L'enfant n'a pas besoin de les déchiffrer. Il les connaît tous à présent.

À voix haute, il les nomme : *Le Kairouan, le El Mansour, le Sidi Ferruch, le Ville d'Oran, le Ville d'Alger, le El Djezaïr, le Ville de Marseille, le Cambodge, le Lyautey, le Sidi Mabrouk, le Jean Laborde, le Sidi Okba, l'Estérel*, et bien d'autres encore.

Ailleurs, dit-on, ce sont des bâtiments de la flotte maritime espagnole, des destroyers et des porte-avions qui prennent à leur bord des cargaisons humaines.

Les passerelles sont relevées.

Alors résonnent les sirènes. Long cri d'adieu comme hurlé par des milliers de voix.

Dans la lumière déclinante, les bateaux appareillent.

Juste avant que la mer n'engloutisse le soleil.

Accoudés au bastingage du pont supérieur, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants. Des silhouettes sombres pressées les unes contre les autres.

Ils tournent le dos à la mer.

Ils ont les yeux fixés sur la ville blanche qui s'éloigne et disparaît peu à peu.

Les uns après les autres, les bateaux franchissent la passe.

Ils quittent la rade. Lentement. Très lentement.

Quand les bateaux ne sont plus que de grandes ombres piquées d'une multitude de lumières clignotantes, l'enfant se détourne.

Étendue à ses pieds, la ville encore exsangue se noie lentement dans les couleurs du soir.

Comme chaque soir, elle semble retenir son souffle dans l'attente.

Les portes se referment sur la pulsation des jours.

Les feux vont bientôt sombrer dans les eaux profondes de la nuit.

Comme chaque soir, l'enfant ferme les yeux.

Il n'y a plus assez d'enfance en lui pour faire confiance au jour qui vient.

XXV

Pendant que la mère continue à dévider le fil de son histoire, l'enfant, allongé tout contre elle, somnole.

Peu à peu, il lui semble que la voix de la conteuse s'ensable dans les profondeurs de la nuit.

Les yeux mi-clos, l'enfant glisse et dérive dans des espaces embrumés, cernés d'une angoisse confuse et de mystères lointains qu'apprivoise la parole maternelle.

La voix n'est plus qu'un murmure.

Lointaine, de plus en plus lointaine, elle l'accompagne sur les rives du sommeil.

Elle se pose un instant aux confins de sa conscience puis devient souffle, devient vent grainé de lumière, puis fragment de cette lumière, étincelle détachée de la grande voûte, éclat de lune ou étoile volée à la nuit, il ne sait, étoile vive, tourbillon ou buisson ardent qui se rapproche, l'effleure de son aile, l'entraîne dans une orbe éblouissante, le soulève et l'emporte.

Alors, l'enfant atteint le lieu même où s'écrivent les légendes. Le lieu immémorial où s'entretissent les mémoires enchevêtrées pour créer les mythes.

Devant lui, les routes s'éparpillent, se projettent en faisceaux lumineux.

Il se met en marche.

Du cœur même de la terre, monte une rumeur sourde venue du fond des âges.

Poussé par une force irrésistible, il sait qu'il doit parcourir les siècles. Aller à la recherche d'une mémoire enfouie dans les limbes de son rêve. Une mémoire disjointe, écartelée.

Il hésite un instant avant de s'engager sur l'un des rayons.

Et voici que dans un halo rougeâtre, comme surgis de la poussière, des hommes, des milliers d'hommes viennent à sa rencontre.

Ils avancent, dans un ordre impeccable.

Ils ont la tête recouverte d'un casque en cuir, le torse protégé par une cuirasse de fer.

D'un bras, ils se protègent avec un bouclier long, et de l'autre, ils brandissent des glaives et des lances dont les piques dressées contre le ciel renvoient des reflets aveuglants.

Au fur et à mesure qu'ils progressent, la terre sur leur passage se couvre de monuments imposants, d'aqueducs, de routes bordées de colonnes et de palais qui peu à peu se désagrègent, s'engloutissent dans la terre pour ne former çà et là que quelques tas de pierres, des entassements de ruines.

L'enfant immobile regarde passer ces hommes en armes. Il ne sait pas qui ils sont ; il ne sait pas d'où ils viennent.

Au bout d'un temps dont l'enfant ne pourrait dire s'il fut infiniment long ou très court, les légionnaires disparaissent.

Il les suit du regard pendant qu'ils se fondent dans le lointain. Déjà, déjà ils s'effacent de sa mémoire.

À peine ont-ils sombré dans les gouffres de l'oubli que la terre est ébranlée par une galopade effrénée.

Telles des vagues monstrueuses nées d'une secousse tellurique, déferlent des hordes de cavaliers grands et blonds qui s'éloignent très vite dans un nuage de fumée âcre et noire.

Ils sont suivis de très près par d'autres guerriers en tous points semblables.

L'air s'emplit de leurs clameurs frénétiques tandis que le ciel s'enflamme du feu de leurs flambeaux.

Éperdu, l'enfant veut fuir. Mais il est au centre de la constellation et ne sait quelle direction prendre.

De quelque côté qu'il se tourne, il est assailli par des nuées menaçantes. Plus menaçantes et dévastatrices que les sauterelles qui, de temps à autre, ravagent le pays tout entier.

Au point de jonction de toutes les routes, seul et misérable, l'enfant s'accroupit et se couvre la tête de ses bras.

Il ne veut plus rien voir. Il ne veut plus rien entendre.

Longtemps, très longtemps, il attend que se dissipent les nuées au flanc noir.

Puis, devant lui, l'horizon s'éclaircit.

Alors il se relève.

Face à lui, les premiers rayons du soleil se glissent entre les montagnes sombres.

Mais déjà, des ombres, une multitude d'ombres se détachent en noir sur la clarté encore hésitante.

Venu de loin, un appel se répercute en échos sur les parois des monts tout proches avant de venir mourir à ses pieds. Un long cri modulé, repris par des milliers de voix.

Dans un halo rougeâtre, des hommes, des milliers d'hommes comme surgis de la poussière viennent à sa rencontre.

À leur tête, des cavaliers portant de grands étendards verts.

Parmi eux, l'enfant distingue très nettement un homme sur un cheval blanc.

Les pans de son burnous volent autour de lui comme les ailes d'un oiseau.

Il a la tête enserrée dans un turban immaculé, les yeux sombres et perçants.

Il galope au devant d'une multitude de cavaliers vêtus de blanc. Ils brandissent des sabres qu'ils tiennent à bout de bras.

Face à eux, d'autres cavaliers, tout aussi impressionnants, tout aussi combatifs. À leur tête, fière et droite sur son cheval, l'enfant distingue nettement une femme à la chevelure rousse.

Dans le poudrolement des batailles s'élèvent des vociférations. Une vaste clameur qui se fait plus distincte à mesure que les conquérants se rapprochent.

L'enfant entend nettement des invocations à Dieu.

Et, par la grâce de Dieu peut-être, peu à peu les combats cessent.

Un grand nombre de guerriers mettent pied à terre.

Tournés vers le Levant, ils se prosternent, face contre terre. Vers eux convergent des hommes et des femmes qui se joignent à leurs prières.

Les autres cavaliers poursuivent leur chevauchée vers l'Occident.

Derrière eux, tout semble apaisé à présent.

Comme rassuré par l'accalmie, l'enfant se blottit au creux de ses certitudes nouvelles.

Autour de lui s'éteignent les feux.

S'ensuit une longue plage de silence. Une coulée de silence venue de bien plus loin que toute mémoire, traversée de vibrations à peine, à peine bleutées.

Et l'enfant se laisse envelopper dans ce silence comme dans un manteau de laine.

Mais les ciels à nouveau tournoient, chancellent et laissent échapper de grandes bouches d'ombres qui déversent des flots torrentueux.

Sur ces flots, des vaisseaux s'affrontent.

Et l'air à nouveau s'emplit de rumeurs guerrières et de gerbes de feu.

Des vaisseaux accostent sur les rivages. Des hommes étrangement vêtus en descendent. Ils se répandent sur les terres, et de leurs sabres rougis se taillent un chemin.

Pendant que dans les villes s'édifient des palais somptueux et qu'aux minarets blancs s'ajoutent d'autres minarets et des tours fortifiées, l'enfant entend un grand murmure – prélude à de nouvelles tempêtes, il en a la prescience.

La terre sous ses pieds s'effrite, se désagrège.

Ses pas soulèvent des nuages de poussière.

Il ne peut plus respirer.

Il se met à courir.

La mer... la mer... il n'a plus que ce désir en tête.

Il avance à présent sur des rivages battus par des eaux claires et vives.

Là-bas, au loin, des silhouettes aiguës hachurent un ciel d'orage.

On dirait une muraille, une enceinte fortifiée, hérissée d'innombrables piques. Ou peut-être une improbable forêt de pins surgie des profondeurs marines.

Ce sont des bateaux. Une formidable escadre. En attente.

De grands pans de jour affleurent au-dessus des collines et dissipent les lambeaux de rêve qui s'accrochaient dans sa mémoire.

L'enfant est debout sur le rivage.

Il a les yeux ouverts à présent.

Il sait qu'il ne rêve plus.

Il sait qu'il lui suffirait de tremper ses doigts dans toutes les nuits de son enfance pour maculer le ciel de signes noirs, de griffures sanglantes.

Il sait maintenant que cette terre, révoltée de tant de batailles et de tant d'empiètements, gardera, inscrites au cœur de son histoire, les traces de toutes ces épopées fulminantes et funestes.

Il sait surtout que pour détiiser son histoire, la sienne propre et celle de son peuple, il doit déchiffrer ces signes noirs qui ressemblent aux tatouages que portent les femmes de sa tribu sur le front, le menton et le dos des mains, signes tracés à l'encre de la soumission et de la possession, signes mystérieux et pourtant chargés de sens, et qui, s'ils sont déchiffrés à l'aune de la vérité, finiront par s'effacer, par disparaître, comme finit toujours par s'éteindre l'écho de tous les cris de haine jetés à la face du jour.

Merci à :

Paul Éluard à qui cet ouvrage doit son titre.

Et à :

Rouget de l'Isle

Victor Hugo

Arsène Berteuil

Prosper Enfantin

Rozet et Carette

Colonel Montagnac

Comte de Bourmont

Maréchal Bugeaud, comte d'Isly

Achille Leroy de Saint-Arnaud

Alexis de Tocqueville

Docteur Eugène Bodichon

Élisée Reclus

Jules Ferry

Camille Pelletan

Jules Cuttoli

Francis de Pressensé

Inspecteur Marcel Tinel

Guy de Maupassant

Alexandre Dumas

Guillaume Apollinaire

Charles Baudelaire

Albert Sarraut

Louis Bertrand

Capitaine Richard

Albert Camus

Germaine Tillion

Général Pâris de la Bollardière

Mostefa Lacheraf

Kateb Yacine

La version papier de ce livre a été achevée d'imprimer à Barcelone
en mai 2011 par



pour le compte des éditions de l'Aube
Editions de l'Aube.
rue Amédée-Giniès,
F-84240 La Tour d'Aigues <http://www.aube.lu>.

Pour toute remarque ou suggestion,
merci de nous écrire à l'adresse suivante :
aube.num@orange.fr.

Numéro d'édition : 250
Dépôt légal : juin 2011

Dépôt légal, janvier 2011 pour la version papier, juin 2011 pour la
version ePub.

La version ePub de ce livre a été préparée par [Lekti](#).